



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



EE 140 (Funch)

EE 140 (Funch)





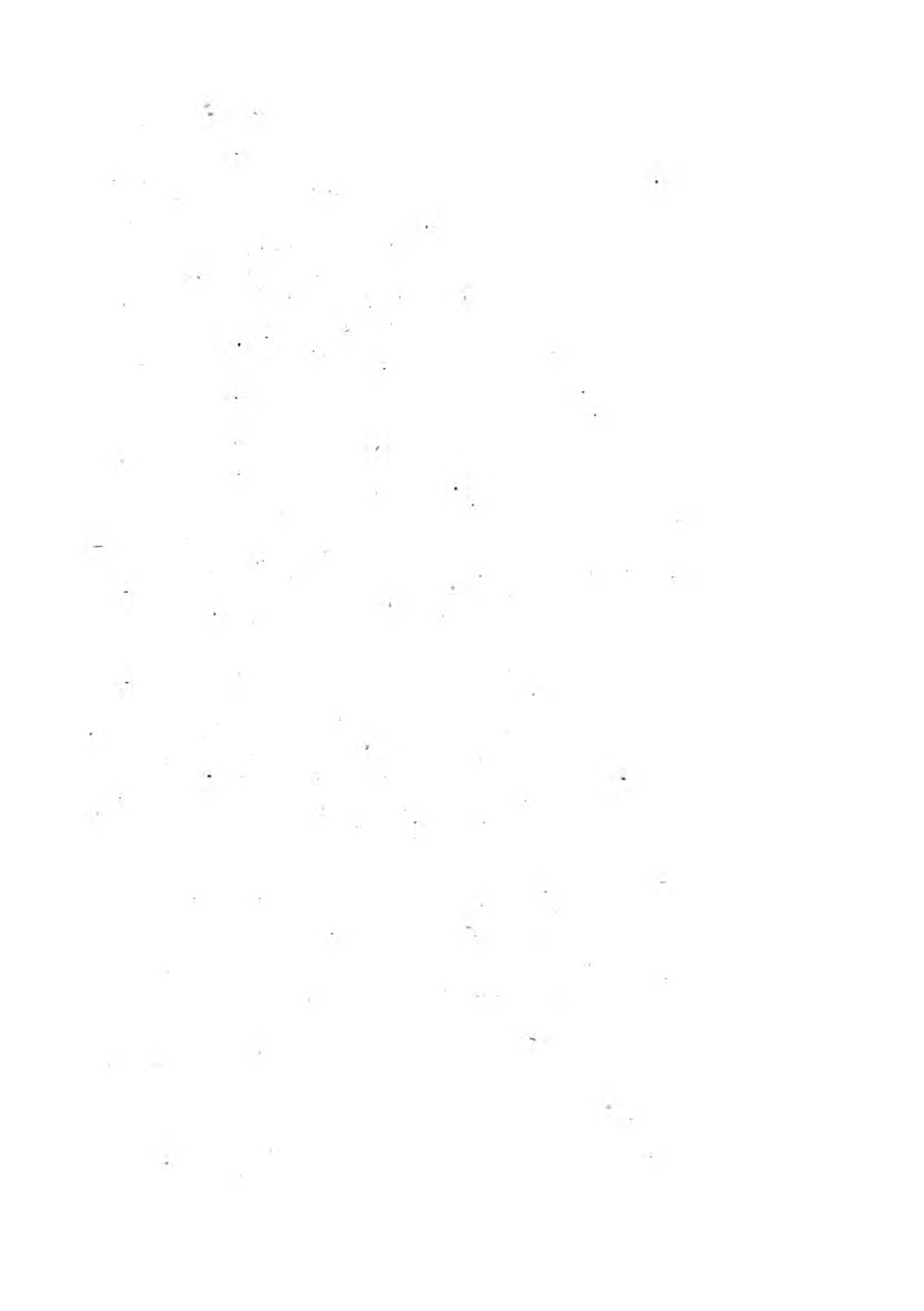
100

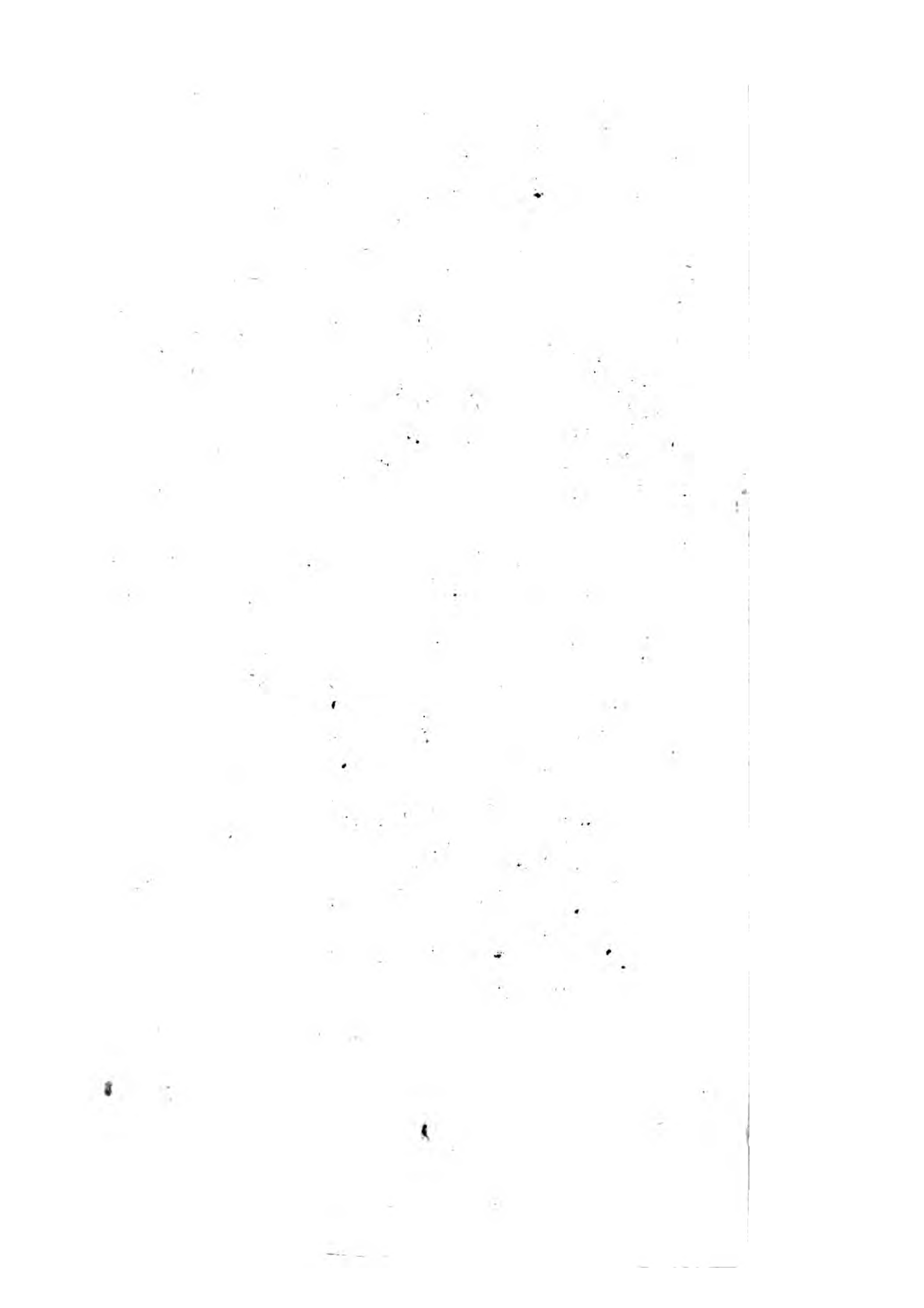
1



1875

Dear Mother
I received your letter of the 10th and was glad to hear from you
I am well and hope these few lines will find you the same
I have not much news to write at present
I am your affectionate son
John





MEMOIRES

DE

CECILE,

¹
ÉCRITS

PAR ELLE-MÊME,

Revis par M. DE LA PLACE.

TOME TROISIEME.



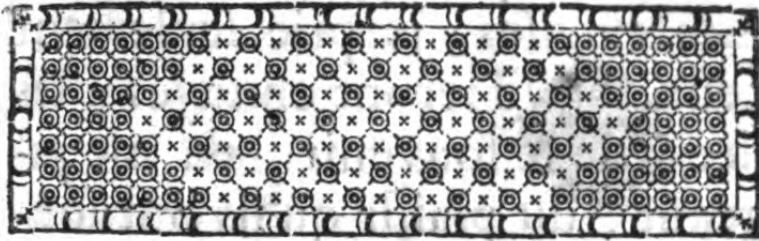
A PARIS,

Chez ROLLIN Fils, Quay des Augustins, à Saint Athanase.

M. D C C. L I.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





MEMOIRES

DE

C E C I L E.

TROISIEME PARTIE.

JE suis entrée jusques ici dans des détails de ma vie peut-être un peu plus circonstanciés que mes lecteurs ne les eussent exigés de moi : je ne puis cependant me résoudre à leur en faire publiquement

Tome III.

A

2 M E M O I R E S

més excuses ; je prie seulement ceux qui se feront ennuyés à les lire , de se souvenir , en me jugeant , du plaisir qu'ils ont souvent pris à se rappeler les moindres circonstances de leur jeunesse , & du cher intérêt qui m'engage moi-même à le faire. Je me flate qu'alors je serai pleinement justifiée à leurs yeux de tout ce qu'ils auroient peut-être condamné comme superflu dans ces mémoires ; & c'est dans cette confiance que j'en reprends la suite.

J'avois reçu , comme je l'ai déjà dit, la réponse du Chevalier à la lettre que je lui avois écrite à Lyon , & mon cœur étoit aussi content de cette réponse , qu'il paroïssoit l'être lui-même des dernières assurances que je lui

avois données de ma tendresse ; je n'attendis pas longtems la visite de Madame la Comtesse de Beaubourg : le Couvent de Haute-Bruyere se trouvoit sur la route qu'elle avoit prise pour son retour à Paris. Elle me fut encore annoncée par Duclos qui l'avoit devancée ; il m'apprit que la Comtesse étoit restée à coucher à Rambouillet, & que je la verrois le lendemain sur le midi. Tout ce que le Chevalier m'avoit mandé sur le compte de Duclos m'avoit fort indisposée contre lui ; je le reçus assez froidement, & je ne voulus pas même lui demander des nouvelles de son maître : il ne sentit que trop qu'il avoit perdu ma confiance ; il s'en plaignit à moi, & me dit que tout pressé qu'il étoit

4 MEMOIRES

de se rendre à Paris , il ne me quitteroit point qu'il ne se fût justifié. J'eus beau affecter de n'avoir aucun soupçon contre lui : il me confessa lui-même tout ce qu'on l'avoit obligé de faire pour guérir le Chevalier de l'amour qu'il avoit pour moi ; il m'assura que ce personnage lui avoit tant coûté , qu'il avoit mieux aimé ne pas suivre le Chevalier , que d'être obligé , comme on vouloit l'y contraindre , d'être son espion ; qu'ayant tout à ménager par rapport au Comte son frere , il n'auroit pû servir l'un sans trahir l'autre. » Il est » vrai , continua Duclos , que » la conduite qu'on m'avoit ordonné de tenir avec Monsieur le Chevalier , que mes discours & les fausses confi-

DE CECILÉ. J

» dences que j'ai été obligé de
» lui faire , l'ont engagé à me
» retirer sa confiance , pour la
» donner toute entière à Made-
» moiselle de Boissi sa gouver-
» nante ; mais , Mademoiselle ,
» ajouta-t'-il , pourrez-vous dou-
» ter de ma fidélité à votre
» égard , quand vous saurez que
» malgré tout le soin que M. le
» Chevalier a pris pour se cacher
» de moi , j'ai découvert qu'il
» vous écrivoit , & recevoit de vos
» lettres , sans avoir jamais vou-
» lu trahir ce commerce secret...
O ciel , m'écriai-je dans ma sur-
prise , persuadée qu'il n'avoit que
des doutes , & qu'il ne cherchoit
à me pénétrer que pour les éclair-
cir , » quoi ! Duclos , vous m'osez
» dire ? Mademoiselle ,
» poursuivit-il , je sçais ce que

» j'ai l'honneur de vous dire ;
» j'ai vû une de vos lettres en-
» tre les mains de Monsieur le
» Chevalier , & j'ai porté moi-
» même sa réponse à la poste
» adressée à une sœur de cette
» maison par Mademoiselle de
» Boissi : mais ne craignez rien ;
» je suis incapable de vous nuire :
» Madame la Comtesse ignore
» tout ce qui s'est passé ; je ne
» sçais à quel emploi Monsieur
» le Comte me destine : mais
» soyez assurée que dans quel-
» que état qu'il veuille ou me
» mettre , ou se servir de moi ,
» je n'oublierai jamais les ordres
» que j'ai reçus de mon cher
» Maître , & que je serai toute
» ma vie plus dévoué à votre
» service , qu'à tout autre enga-
» gement. » Ce discours me parut

si franc & si sincere , que je me crus obligée de faire des excuses à Duclos : je lui avouai même que j'avois écrit au Chevalier ; mais je l'assurai que ce n'avoit été que pour l'exhorter à se conformer aux volontés de ses parents. Je serois entrée dans de plus longs détails , si Duclos eût eu le tems de les entendre ; mais il étoit si pressé de se rendre à Paris , qu'il me donna à peine le tems d'aller jusqu'à ma chambre pour y prendre le contrat que le Commandeur m'avoit donné , & qu'il falloit que je lui remisse pour en recevoir la rente qui étoit échue : il partit aussi-tôt , & je vis enfin la Comtesse le lendemain matin , comme il me l'avoit promis. Elle demanda d'abord la Prieure , & fut avec elle

pendant un quart d'heure , après
quoi l'on me fit avertir. Je ne
retrouvai point dans la Com-
tesse de Beaubourg cette tendre
amitié dont elle m'avoit honorée
depuis la mort de son oncle.
Comme elle avoit ignoré ma ma-
ladie dont la Prieure venoit de
l'instruire , elle me parla du chan-
gement qu'elle trouvoit en moi ,
me fit beaucoup de questions sur
l'état que je me proposois d'em-
brasser , & en un mot , elle n'eut,
en présence de la Prieure , que
de ces conversations générales ,
moins propres à prouver l'inté-
rêt qu'elle prenoit en moi , que
le désir qu'elle avoit de paroître
y en prendre. De mon côté , je
feignis d'être plus touchée de ses
attentions , que je ne l'étois en
effet ; je me louai beaucoup des

DE CECILE.

bontés & des soins de Madame la Prieure, & surtout de la sœur Agathe : la Comtesse voulut la voir ; elle me parut enchantée de sa figure , & de sa modestie : elle employa , en la remerciant de ce qu'elle avoit fait pour moi , des expressions si tendres, que jem'aperçus aisément qu'elle les devoit bien plus à son mérite personnel , qu'à la reconnoissance de la Comtesse. Il y avoit près d'une heure que la Comtesse étoit au Parloir , lorsque la Prieure se servit du prétexte que cette Dame seroit peut-être bien aise de m'entretenir en particulier , pour se retirer : elle emmena avec elle la sœur Agathe. » Hé bien , » ma chere Cecile me dit la Comtesse , dès que je fus seule » avec elle : il faut que je te dise

» des nouvelles de notre Che-
» valier ; tu ne saurois croire
» avec quel plaisir il est parti
» pour les caravannes : je voulois
» qu'il t'écrivît & qu'il te dît au-
» moins adieu ; mais le pauvre
» enfant n'a jamais osé le faire :
» il est si honteux de son inconf-
» tance , que je crois qu'il n'o-
» sera jamais paroître devant
» toi. Comme je n'ai rien de ca-
» ché pour toi, continua-t'elle.....
» je t'avoueraï qu'il avoit fait une
» petite Maîtresse en Anjou : il
» en étoit , disoit il , amoureux
» à la folie mais ; dès qu'il a été
» question de partir pour Mal-
» the , cette nouvelle inclina-
» tion n'a pû tenir contre le dé-
» sir de voyager. C'est un vola-
» ge , un petit infidèle qu'il faut
» oublier ; il me semble même

» qu'il m'a dit qu'il t'avoit écrit
» avant son départ de Paris : je
» voudrois bien ſçavoir com-
» ment il s'y eſt pris pour rom-
» pre avec toi. Madame ,
» lui-dis-je , d'un air auſſi ſérieux
» que le ſien me paroifſoit rail-
» leur , Monsieur le Chevalier
» m'a en effet écrit ; j'ai reçu de
» lui une lettre, où ſes ſentimens
» ſont ſi bien marqués , & m'ont
» paru ſi raisonnables , que je
» n'ai pas héſité un moment à
» en faire la règle des miens : en
» un mot , Madame , je ne penſe
» plus à Monsieur le Chevalier
» que pour me le repréſenter tel
» qu'il s'eſt peint lui-même dans
» ce qu'il m'a écrit. Je ſuis
» charmée , pourſuivit la Com-
» teſſe , de la bonté de ton eſ-
» prit ; je me ſuis toujours bien

12 MEMOIRES

„ attendue que la seule raison
 „ pourroit y prendre quelque em-
 „ pire. „ Je confesse ici, de bon-
 ne-foi, que je ne me fis aucun
 scrupule d'induire la Comtesse
 en erreur, par le sens équivo-
 que de ma réponse; son affec-
 tation à vouloir me tromper,
 m'enhardissoit à la tromper
 moi-même : elle voulut enfin
 m'obliger à lui faire le détail
 de ce qui s'étoit passé, lorsque
 son mari m'avoit arrêtée sur
 le chemin de Haute-Bruyere :
 elle me dit, pour m'y engager,
 que Madame Duclos en avoit
 confusément écrit à Duclos
 son mari. Je la priai instamment
 de me dispenser de lui faire ce
 récit, en lui disant que j'avois
 promis avec serment à M.
 le Comte, de n'en parler de

ma vie ; je la suppliai même de ne point exiger de Madame Duclos qu'elle lui révélât une aventure , qui ne pouvoit servir qu'à l'indisposer contre son mari : cette visite se termina enfin , de la part de la Comtesse , par de froides assurances de me continuer son amitié , & par mes protestations d'en conserver toute ma vie une égale reconnoissance. Elle reprit la route de Paris , & moi je courus rejoindre ma chere sœur Agathe. Avec quelle douceur j'oubliai dans ses bras les feintes caresses de la Comtesse!

Je reçus depuis plusieurs lettres du Chevalier ; il me tint exactement la parole qu'il m'avoit donnée en m'écrivant de toutes les villes où il séjourna

avant de se rendre à Toulon. La sœur Agathe qui voyoit toutes ses lettres, y remarquoit avec autant de plaisir que j'en avois moi-même, & la constance de ses sentimens, & les progrès de son esprit & de sa raison : les réponses que je fis à toutes ses lettres lui furent remises à Toulon où il m'avoit prié de les adresser, & où je lui écrivis jusqu'au moment fatal auquel il m'apprit lui-même le jour de son embarquement. Malgré les soins de la sœur Agathe pour calmer mes douleurs à cette nouvelle, ce cruel instant les renouvela toutes, & y ajouta de nouvelles inquiétudes sur les périls de sa navigation ; j'envisageois avec une horreur égale les dangers auxquels mon cher Chevalier

alloit être exposé, la cruauté d'être séparée de lui par de vastes mers, & l'obstacle que cette affreuse séparation alloit mettre pour un si long-temps à la consolation de recevoir souvent de ses nouvelles, & de lui donner des miennes : il ne fallut pas moins que toute la douceur du caractère de ma chere sœur Agathe, pour se prêter avec bonté aux accès d'humeur & d'impatience où me livrerent de si tristes idées; & j'eus besoin des secours de toute sa raison pour obliger la mienne à reprendre quelque empire sur les mouvemens de mon cœur. Combien de fois exerçai-je, combien éprouvai-je sa patience pendant près de trois mois que dura mon incertitude sur le sort du Cheya-

lier ! Quelqu'excusable que je crusse être alors , je me reproche encore aujourd'hui les impétueux accès d'un caractère que j'avois apporté en naissant , quand je pense à l'amertume qu'ils devoient répandre , & qu'ils répandoient en effet dans le cœur d'une si tendre amie : j'appris donc enfin l'arrivée du Chevalier dans l'Isle de Malthe. Je fus dans la suite informée par ses lettres qu'il se disposoit à monter sur les Galeres de la Religion pour aller en course contre les Barbares. Je passe sous silence les nouvelles allarmes de mon cœur : mes réponses au Chevalier n'en exprimoient qu'une légère partie ; ce que j'en ressentois étoit au-dessus de toute expression : il se mêloit quelquefois, je l'a-

voue, à mes accablantes réflexions des mouvemens d'amour propre, qui peut-être me soutenoient contre l'atteinte de tant de coups redoublés: car ceux que me portoient notre séparation & les périls du Chevalier, ne furent pas les seuls qui m'accablèrent pendant son absence. Je me presse de rendre compte de ce qu'elle me fit éprouver par rapport à lui, pour passer à des événemens, auxquels il n'eut d'autre part que la douleur de les apprendre: je viens de dire que l'amour propre entroit souvent pour quelque chose dans la nécessité où je me trouvois de supporter tous mes maux. En effet il me sembloit que tout ce que le Chevalier entreprenoit pour sa gloire ennoblissoit mon

être ; je me repaissois d'une sorte de vanité , que mon cœur puisoit dans le tendre intérêt que je prenois aux succès du Chevalier ; je m'ennorgueillissois de penser que ma destinée avoit quelque chose de commun avec celle de tant d'illustres guerriers armés avec lui pour l'honneur & pour la défense de la foi : en un mot , je comparois le Chevalier dans mon imagination à ces fameux Héros de Rome & de la Grece dont l'histoire m'avoit fait admirer les grandes actions , & je croyois que sa tendresse m'associoit à la fortune de ses armes , & dût faire rejailir sur moi la moitié de la gloire qu'il y devoit acquérir. Ces images flatteuses , que je devois à l'élévation des sentimens dans

laquelle j'avois été nourrie, & à quelques lumieres encore peu digérées, que j'avois puisées dans mes lectures, ces images, dis-je, toutes romanesques qu'elles étoient, me furent sans doute d'un grand secours: la sœur Agathe elle-même ne dédaigna pas de les mettre à profit pour faire entrer dans mon cœur une douce espérance; elle se servit, pour ainsi-dire, de ma propre foiblesse, pour ramener insensiblement mon ame à un état plus tranquille, que la raison seule & la sagesse de ses conseils n'auroient peut-être pû lui rendre. Par ce moyen, aussi ingénieux que tendre & compatissant, elle trouva le secret de me faire enfin goûter un genre de consolation plus solide; & j'avoue qu'elle sçut si

bien ménager mon amour propre , qu'elle le fit triompher de ma douleur sans qu'elle s'en sentît blessée.

Je préviendrai ici mes lecteurs que pendant tout le tems de son absence , Monsieur le Chevalier de Beaubourg ne perdit pas une occasion de me donner de ses nouvelles , & que je ne manquai jamais de prévenir l'impatience qu'il avoit de recevoir des miennes : je le dis ici pour n'être point obligée d'interrompre le fil de ma narration , dans le récit des aventures que j'éprouvai jusques à son retour. J'ai peine à me pardonner moi - même la nécessité que je m'impose , de paroître l'oublier dans des momens critiques de ma vie où sa mémoire m'étoit si précieuse ; mais on ne

me pardonneroit peut-être pas de présenter sans cesse dans ces mémoires un si tendre souvenir, aussi capable de distraire l'attention des personnes désintéressées, qu'il m'étoit nécessaire, pour me soutenir dans les nouvelles épreuves que le sort me préparoit. Mais avant d'y entrer, il est encore à propos qu'on soit instruit de quelques particularités qui me firent contribuer moi-même à un événement, qui sans le secours du ciel, devoit faire le malheur de ma vie.

J'ai dit au commencement de cette troisième partie de mes mémoires, que Duclos étoit venu m'annoncer la visite de Madame la Comtesse de Beaubourg à son retour d'Anjou, & que j'avois été obligée d'aller lui chercher avec

précipitation mon contrat sur la Ville, dont il étoit chargé de me faire toucher la rente; en prenant ce contrat dans le coffre qui renfermoit mes autres papiers, je ne fis point attention que l'espèce de certificat écrit de la main du Commandeur, qui contenoit le lieu & le jour où j'avois été trouvée, aussi bien que celui de ma naissance, la description du Bracelet & la copie même du billet qui avoient été trouvés sur moi, je ne remarquai point, dis-je, que ce certificat fût ployé dans le contrat que je remis à Duclos: il étoit lui-même si pressé de partir, qu'il ne put s'en appercevoir. J'aurois peut-être ignoré longtemps que j'eusse fait une telle étourderie, si ce certificat ne

m'eût été renvoyé plus d'un mois après par Madame la Comtesse de Beaubourg de la part du Comte son mari, à qui Duclos avoit crû devoir le remettre ; j'avois aussi reçu les arrérages de ma rente depuis ce tems, & la mémoire de cette faute que je croyois légère & bien réparée, s'étoit effacée de mon esprit.

Je jouissois de cette espèce de tranquillité dont mon ame pouvoit être capable, & nous étions sur la fin du Carême : ma chere sœur Agathe malgré la délicatesse de son tempérament en avoit observé les austérités avec une si grande ferveur, & son sang s'étoit allumé de telle sorte, qu'elle fut attaquée tout à-coup d'une maladie violente,

qui la mit en peu de jours dans la dernière extrémité : son état , son danger s'emparèrent à juste titre de toute ma sensibilité ; elle devint le plus cher intérêt de mon cœur ; j'aurois voulu passer les jours & les nuits entières auprès de ma chere Agathe : en vain je demandai cette grace avec les plus vives instances ; j'eus la douleur de voir qu'elle s'opposoit elle - même à ce que la tendresse plus que la reconnaissance exigeoit de moi. Bientôt on augmenta mon désespoir & mes alarmes , par un ordre cruel de ne me présenter plus à l'infirmierie. Ce fut dans ce tems que le pere N. avec deux de ses confreres vint , comme il l'avoit promis à la Prieure donner la retraite à sa Communauté : à peine fut

fut-il arrivé à Haute-Bruyere, qu'il voulut me voir en particulier. Son premier soin fut de fonder mon cœur sur ma vocation à la vie religieuse. Je lui avouai avec franchise que je ne sentoie point encore cet attrait intérieur, qu'il me disoit lui-même être nécessaire pour me déterminer à prendre de si férieux engagements. « S'il est ainsi, » ma chere enfant, continua le » Pere..... nous ne devons » rien précipiter, & peut-être la » Providence a d'autres vûes sur » votre destinée. Mais, dites- » moi, ajouta t-il, feu M. le » Commandeur de Beaubourg » ne m'a-t-il pas dit qu'il avoit » conservé quelques papiers, & » même un bracelet, qui s'é- » toient trouvés sur vous lors-

» que vous fûtes exposée ? « Je lui répondis qu'il étoit vrai ; il me demanda si j'avois ces papiers & le bracelet , & me dit qu'il seroit bien aise de les voir. A ces mots, je fus frappée d'un saisissement si violent, que j'avois à peine la force d'articuler quelques paroles ; ma main étoit si tremblante , que je crus qu'elle feroit de vains efforts pour arracher de mon bras ce bracelet si cher. Je le remis enfin au Pere . . . & lui laissai le tems de l'examiner , tandis que d'un pas chancelant je courus à ma chambre pour y prendre le certificat du Commandeur & le billet qu'on avoit trouvé sur moi : dès que je les eus mis entre ses mains , je vis qu'il les lisoit avec attention , & qu'il paroïssoit les comparer

avec d'autres papiers. Pendant qu'il faisoit cet examen, mon ame étoit dans un état dont j'aurois peine à rendre compte, & je ne sçais encore de quel mouvement elle étoit plus agitée, ou de la crainte ou de l'impatience d'apprendre mon sort. Depuis long-tems je m'étois étourdie moi-même sur l'incertitude de ma naissance : j'avois également étouffé dans mon cœur & les séduisantes chimères & les idées humiliantes qu'elle m'avoit tour à tour inspirées ; mon esprit éprouva dans cet instant avec tant de trouble & de confusion tout ce que leur contraste pouvoit avoir de flateur ou d'effrayant, que j'aurois peut-être préféré mon ignorance à la certitude que j'allois recevoir. Mais il ne m'é-

toit plus permis de l'éviter ; & quelques dussent être les lumières qu'on alloit me donner , je sentis que je les desirois avec plus de vivacité que je ne croyois avoir lieu de les craindre.

Le Pere termina bientôt cet étrange combat de mes pensées.... » Ma chere enfant, me dit-il, je trouve en tout ceci » une si grande conformité, un » rapport si exact, le jour, le » lieu, les circonstances, les » preuves, continua-t-il, en me » remettant mes papiers & mon » bracelet, tout est si bien d'accord avec le mémoire qu'on m'a donné, que je n'en puis plus douter. Le Ciel vous rend enfin une mere tendre, dont vos vertus vont vous faire la consolation. Ah ! Ciel ! mon

Pere , m'écriai-je , avec un transport dont je ne fus pas maîtresse : car toutes mes craintes céderent en ce moment aux mouvemens de mon cœur « Ciel ! je retrouve ma mere ! je n'eus pas la force d'en dire davantage. » Oui ,
» ma chere enfant , poursuivit le
» Pere « oui le Ciel vous la
» rend , & je suis sensiblement
» touché de remarquer en vous
» ces tendres mouvemens de la
» nature ; mais ce qui me reste à
» vous apprendre ne fera-t-il
» point capable de refroidir ces
» heureux sentimens dont la vivacité m'enchanté ? Non , je
» ne le puis croire , je connois
» trop la bonté de votre cœur :
» car enfin , ma chere Cecile ,
» quoique votre mere soit bien
» née , elle n'est pas dans un

» état à pouvoir vous honorer
» beaucoup , & sa fortune est
» très-médiocre : Hé , mon
» Pere , lui dis-je en répandant
» un torrent de larmes qui m'é-
» toient arrachées par la ten-
» dresse elle fera la maî-
» tresse de tout ce que je pos-
» sède , & je suis trop heureuse . .
» Ecoutez-moi , continua le Pere
» en m'interrompant . . . votre
» naissance , ma chere enfant ,
» est le fruit d'une séduction cri-
» minelle , & votre mere ne sçau-
» roit vous avouer sans se dés-
» honorer elle-même ; elle est
» auprès d'une femme de con-
» dition qui a des bontés pour
» elle , & qu'elle doit ménager .
» Vous sentez combien il est
» important pour elle & pour
» vous-même de garder le secret

» que je vous confie..... Hélas,
» mon Pere, lui dis-je, la seule
» personne à qui j'aurois été
» tentée d'en faire confidence,
» n'est pas en état de la rece-
» voir ; la pauvre Sœur Agathe
» est à l'extrémité, & il ne m'est
» plus permis de la voir : je
» vous avoue que c'eût été pour
» moi une joie bien sensible,
» de partager avec elle celle
» que vous m'apportez..... Je
» ne puis que vous louer de cet
» attachement pour cette chere
» Sœur, continua le Pere.....
» vous le devez par reconnois-
» sance : j'ai été le témoin de
» ses soins & de son affection
» pour vous ; mais il ne seroit
» pas à propos de lui révéler en-
» core votre secret : vous le pour-
» rez peut-être dans la suite, si

„ votre mere y consent ; car son
„ intention n'est pas de s'oppo-
„ ser à votre vocation ; elle ne
„ veut que vous voir quelque
„ tems auprès d'elle , après quoi
„ vous serez la maîtresse de re-
„ venir dans cette maison , si
„ vous la préférez : car enfin ,
„ ma chere enfant , à moins que
„ vous n'y sentiez une répugnan-
„ ce invincible , la vie religieuse
„ est le seul état qui vous con-
„ vienne ; jeune comme vous
„ êtes , avec les dons que le Ciel
„ a répandus sur vous , vos gra-
„ ces naturelles , vos talens , l'é-
„ ducation même que vous avez
„ reçue , que de dangers , ma
„ chere enfant , pour une per-
„ sonne née aussi malheureuse-
„ ment que vous ! que d'écueils
„ votre vertu ne rencontreroit-el-

„ le pas dans le monde ! En un
 „ mot , je n'ai promis à votre
 „ mere de lui procurer le plaisir
 „ de vous voir , que sous la con-
 „ dition expresse qu'elle ne gê-
 „ neroit point votre cœur , &
 „ qu'elle ne vous garderoit au-
 „ près d'elle que le tems que
 „ vous croiriez vous-même ne
 „ pouvoir refuser à sa tendresse. „

J'écoutois le Pere sans oser
 lui déclarer mes véritables pen-
 sées par rapport à la vie reli-
 gieuse ; je n'étois occupée que
 d'un sentiment de tendresse mê-
 lé de quelque confusion : je re-
 trouvois une mere ; mais la honte
 de ma naissance , dont quelque-
 fois j'avois osé douter , se trou-
 voit confirmée , & je sentoís que
 si ma mere en étoit moins res-
 pectable , elle ne devoit pas m'é-

tre moins chere. Je montrai au
Pere quelque curiosité d'ap-
prendre comment il avoit enfin
découvert un secret qui avoit
été si long-tems caché. " Hélas !
„ ma chere enfant , me dit-il ,
„ je vais vous en instruire. Il y
„ a huit jours que voyant ap-
„ procher le tems où je devois
„ venir ici , je crus devoir visi-
„ ter Madame la Comtesse de
„ Beaubourg , pour m'informer
„ d'elle si elle n'auroit rien à
„ vous faire sçavoir. J'eus le
„ malheur de ne la point ren-
„ contrer ; mais ayant sçu que
„ M. le Comte son mari étoit
„ chez lui , je lui rendis visite.
„ Je lui dis que j'aurois incessam-
„ ment occasion de vous voir :
„ il me parla long-tems de vous
„ avec assez d'indifférence , tou-

» jours mécontent que vous ayez
» refusé l'établissement qu'il vous
» avoit proposé. J'allois le quit-
» ter, lorsque paroissant se sou-
» venir de quelque chose, il me
» retint, & me demanda s'il
» n'étoit point venu quelqu'un
» me demander de vos nouvel-
» les; il me dit qu'une femme
» assez bien mise l'étoit venu
» trouver, pour s'informer de
» vous & du lieu où vous étiez,
» & qu'il l'avoit adressée à moi:
» je l'affurai que je n'avois point
» vu cette femme, & je me re-
» tirai. Deux jours après cette
» même personne vint me de-
» mander de la part de Mada-
» me la Comtesse de Beaubourg:
» elle me dit que cette Dame
» l'avoit assurée que je lui don-
» nerois de vos nouvelles; qu'el-

» le lui avoit appris que c'étoit
» moi qui vous avois placée dans
» cette maison , & que j'étois le
» seul qui fût en état d'éclaircir
» les doutes qu'elle avoit sur vo-
» tre compte : enfuite cette fem-
» me me confessa les larmes
» aux yeux , que séduite par un
» jeune homme qui lui avoit
» promis de l'épouser , elle avoit
» eu la foiblesse de consentir à
» ses desirs ; que ce jeune hom-
» me étoit mort sans avoir pû
» accomplir sa promesse , & l'a-
» voit laissée enceinte d'une fille
» qu'elle avoit été obligée de
» faire exposer à Vaugirard , où
» elle étoit accouchée , pour ca-
» cher son déshonneur à sa fa-
» mille ; qu'elle avoit eu soin de
» faire mettre sur cet enfant un
» bracelet & un billet qui pou-

» voient un jour servir à la lui
» faire reconnoître : elle me dit
» enfin que cette jeune fille ex-
» posée le lendemain de sa naif-
» sance avoit été enlevée par
» un homme de condition qui
» avoit passé en chaise de poste ;
» qu'elle n'avoit pû en rien ap-
» prendre depuis ; mais qu'elle
» s'étoit consolée par l'espéran-
» ce que cet homme prendroit
» soin de sa fille ; qu'enfin, ayant
» par hazard entendu parler d'u-
» ne jeune personne, nommée
» Cecile , qui avoit été élevée
» par M. le Commandeur de
» Beaubourg comme fille de
» Madame Duclos, qui le ser-
» voit , & qu'ayant découvert
» depuis que cet enfant avoit
» été exposée , & que cette Ma-
» dame Duclos n'étoit point sa

» mere , elle avoit pensé que ce
» pouvoit être sa propre fille.
» Sur cela , ma chere enfant ,
» continua le Pere..... je l'ai
» interrogée avec soin sur le
» jour de votre naissance , sur
» le lieu où vous aviez été ex-
» posée , & sur les enseignemens
» qu'on avoit dû trouver sur
» vous : tout se trouve quadrer
» si juste avec votre aventure ,
» qu'il n'y a plus de doute , ma
» chere enfant , que cette fem-
» me ne soit en effet celle qui
» vous a donné la vie ; j'ai voulu
» connoître son état . & c'est ce
» qui me faisoit quelque peine
» à vous apprendre : elle est at-
» tachée à Madame la Marquise
» de Neuville , & elle y est avec
» quelque considération ; mais
» sa fortune est médiocre. Elle

» aura le tems de vous instruire
» elle-même de tout ce qui
» peut vous intéresser : car
» elle souhaite ardemment de
» vous voir , & je lui ai pro-
» mis que nous vous condui-
» rions jusqu'à Séve, où elle doit
» venir vous recevoir de nos
» mains : elle vous eût épargné
» ce voyage , si le service de la
» Marquise eût pû lui permettre
» de s'absenter; je crois que vous
» vous déterminerez , sans peine
» à lui donner cette consolation ;
» c'en doit être une pour vous-
» même. J'ai voulu vous préve-
» nir sur-tout ceci , avant que
» vous entrassiez en retraite , afin
» que sensible aux grâces que
» la providence répand sur vous,
» vous vous rendiez d'autant
» plus attentive à celles que vous

» offre ce saint tems de retraite.
» Disposez vous donc , ma chere
» enfant , à venir à Paris avec
» nous : & si vous voulez que ce
» voyage s'accorde aux vûes que
» le ciel a sur vous , recevez dans
» votre cœur , & gardez y bien
» précieusement les instructions
» que vous allez recevoir : en un
» mot , employez saintement ces
» jours consacrés à une nouvel-
» le solitude dans laquelle vous
» allez conduire votre ame ,
» pour n'y conférer qu'avec
» Dieu. « Il y avoit dans ce dis-
cours du Pere. . . . tant d'objets
différens dignes de toute mon
attention , que j'aurois eu peine
à démêler mes propres sentimens
dans une réponse détaillée : je
me contentai dans ce premier
moment de ma surprise , de l'as-

fur que je ferois en tout soumise à ses volontés. Le Pere... content de mes dispositions, me laissa dans un état digne de pitié. Je me trouvois heureuse sans doute de connoître enfin celle qui m'avoit donné le jour ; mais mon cœur ne pouvoit se refuser à de tristes réflexions qui détruisoient dans un instant toutes les idées & tous les projets dont il avoit été flaté. J'étois née dans le crime & dans la servitude : quel insurmontable obstacle une si funeste connoissance n'alloit-elle point mettre aux desseins du Chevalier ? L'incertitude de ma naissance aux yeux d'un Amant passionné auroit sans cesse tourné ses doutes du côté qui m'eût été le plus avantageux ; mais la bassesse de mon origine une fois

connue ne pouvoit manquer de faire évanouir toutes les chimeres que son amour auroit pû se former.

Je ne fus occupée que de ces cruelles pensées pendant les six jours que dura notre retraite ; mais elles me servirent au moins à me faire prendre l'unique parti qui pût être approuvé par ma raison. Je me résolus d'abord à laisser ignorer au Chevalier de Beaubourg la nouvelle qu'on venoit de m'apprendre , jusqu'à ce que j'eusse connu par moi-même l'état & le caractère de celle à qui je devois la naissance : je me proposai de remettre entre les mains de ma mere la petite fortune que je tenois de la libéralité du Commandeur , & par ce moyen j'espérois l'engager à se retirer avec moi dans le couvent

de Haute-Bruyere ; par-là je me flattois de cacher peut-être au Chevalier ce qu'elle avoit été. Enfin , quoique moins touchée des pieux discours qu'on nous faisoit tous les jours , que du désespoir de me croire désormais indigne du Chevalier , je crus de bonne foi qu'ils avoient changé mon cœur ; & je regardai l'état monastique , sinon comme un port agréable & salutaire , du moins comme une ressource nécessaire dans l'accablante situation où je me trouvois. La veille de notre départ je confiai au Pere ... mes résolutions par rapport à ma mere & par rapport à moi-même ; il les approuva. Nous devions partir le lendemain de bonne heure ; ma plus grande peine étoit de le faire sans avoir la consolation de voir & d'embras-

fer ma chere sœur Agathe : j'en demandai la permission avec tant d'instance , qu'on me l'accorda enfin ; mais ce fut à condition que je ne lui parlerois en aucune façon du petit voyage que j'allois faire à Paris. » Nous l'avons » vûe si occupée de vous pendant toute sa maladie , me dit » la Prieure, que nous craignons » qu'elle ne regarde votre départ comme une séparation , » dont l'idée ne pourroit manquer de la saisir , & de lui causer peut-être une dangereuse » rechute. » Sa vie m'étoit trop précieuse, & j'avois trop d'envie & trop d'impatience de la voir , pour ne pas consentir à tout. On me conduisit à son infirmerie : on commençoit à la croire hors de danger ; mais quel triste spectacle

pour mon cœur ! je trouvai cette chère sœur si pâle , si défaite , que c'étoit plutôt l'image de la mort , que celle d'une personne souffrante : elle jeta sur moi ses yeux mourans , ils se remplirent aussi-tôt de larmes ; je fus si pénétrée de douleur , que j'eus à peine la force de me jeter dans ses bras qu'elle me tendoit avec effort : nous restâmes quelque tems dans cette attitude touchante ; *ma chère Cecile , ma chère bonne* , étoit toute notre conversation. Un Médecin de la Cour de Saint Germain qu'elle avoit demandé , & qui ne la quittoit point , m'exhorta à la laisser tranquille ; il me fit entendre que ce grand attendrissement pourroit peut-être causer à la malade quelque dangereuse révolution ; en

m'arrachant des bras de ma chere sœur Agathe , je crus sacrifier ma propre vie à la crainte que j'avois de nuire à son rétablissement : j'obéis cependant , après avoir fait au Médecin toutes les questions dont ma tendresse se put aviser ; il m'assura que dans peu de jours cette chere malade seroit en état de me voir plus longtemps , sans en être incommodée. Je me retirai à ma chambre , en dévorant dans mon ame la douleur de m'éloigner d'une amie si tendre ; mais comme j'avois lieu de croire que mon voyage à Paris ne seroit pas long , j'esperai d'en être assez-tôt de retour , pour jouir du plaisir que devoit me permettre sa prochaine convalescence : je disposai ce qui devoit m'être nécessaire pour le sé-

jour que je ferois à Paris, & je partîs le lendemain avec le Pere.....& ses deux compagnons dans le Carrosse qui devoit les ramener à Paris. Nous allâmes jusqu'à Séve sans nous arrêter à Versailles. Pendant toute la route, & surtout aux approches de Séve, mon ame fut dans une agitation si prodigieuse que j'avois peine à me contenir : la joie & la tendresse me faisoient tour à tour ; mon cœur palpitoit, mes yeux se mouilloient, ma voix étoit mal assurée, & tout mon corps étoit agité par un tremblement dont la violence augmenta à tel point lorsque nous arrivâmes à la porte de l'Auberge, qu'il fallut me soutenir en descendant de carrosse. Le Pere..... en étoit sorti avant moi ; il avoit deman-

dé si Mademoiselle de la Riviere étoit arrivée, & se faisoit conduire à sa Chambre, m'ayant ordonné de le suivre. Il m'avoit prévenue en chemin sur l'attention que je devois avoir à ne donner à Mademoiselle de la Riviere ma mere que le nom de ma tante, & à prendre garde que les transports de ma tendresse ne pussent me trahir jusqu'à ce que nous fussions seules & en liberté. J'arrivai à la chambre peu après lui : dès que Mademoiselle de la Riviere m'eut aperçue, elle quitta le Pere pour courir à moi. " Eh ! bon » jour, ma chere Cecile, me dit-elle en m'embrassant : que je suis contente de vous voir ! » mon dieu, qu'elle est jolie, » s'écria-t'elle ! qu'elle est bien » faite !

» faite ! qu'elle a bon air ! » Cet accueil , qui dans un autre tems eût peut - être flaté mon amour propre , glaça , je l'avoue , tous mes sentimens dans cet instant : je m'étois attendue à des transports dont mon imagination ne croyoit pouvoir se faire des idées ni assez vives , ni assez tendres ; je pensois que les mouvemens du cœur d'une mere devoient être si supérieurs à ceux qu'éprouvoit le mien , que je croyois qu'il n'étoit également impossible & de les concevoir & de les égaler : en un mot , je m'étois préparée à un déchirement de cœur dont je n'osois me flater de pouvoir soutenir la violence ; mais les froids éloges de Mademoiselle de la Riviere me confondirent à tel point , que je n'eus pas mê-

me la force de répondre. Le Pere. . . . le fit pour moi : il exagéra les qualités de mon cœur, de mon esprit même ; il lui peignit tous les transports que m'avoit causé l'impatience de la voir , la générosité de mes sentimens. En un mot , il lui fit entendre que la beauté de l'ame , si préférable aux graces périssables de la figure , devoit être l'objet de ses attentions dans ce moment où la providence me rendoit à elle contre toute espérance ; que le devoir d'une mere tendre étoit surtout de s'appliquer à cultiver en sa fille ces précieux dons du Ciel. Enfin il l'exhorta non seulement à ne pas combattre dans mon cœur les saintes résolutions que j'avois prises de me donner à Dieu , mais

à les y nourrir même par la sagesse de ses conseils : puis s'adressant à moi , il me dit qu'il ne croyoit pas avoir besoin de me recommander le respect & la soumission ; qu'il connoissoit trop la tendresse de mes sentimens , pour être inquiet sur les devoirs auxquels le sang & la nature m'engageoient envers ma mere ; qu'il se contentoit de m'exhorter à y persister toute ma vie , mais surtout à ne perdre jamais de vûe les engagements que je venois de prendre avec Dieu dans la retraite. Nous l'affûrâmes , Mademoiselle de la Rivière & moi , d'un air également embarrassé , quoique par divers motifs , que nous conserverions précieusement le souvenir de ses sages avis , & que nous nous fe-

rions un devoir de les suivre : il s'excusa ensuite de ne pouvoir rester plus long-tems avec nous sur ce que les Peres qui étoient restés dans le carrosse, étoient attendus avec lui à Saint Cloud, & sur ce que d'ailleurs il étoit bien aise de laisser notre tendresse en liberté. J'aurois voulu le conduire jusqu'au carrosse ; il me sembloit que j'avois mille choses à lui dire : mais il ne voulut pas me le permettre ; & quoique je sentisse un véritable embarras à me trouver seule avec ma mere, il me fallut obéir. Dès que le Pere... fut éloigné, Mademoiselle de la Riviere reprit toute sa gayeté ; pour moi, je ne pouvois me rendre compte à moi-même du peu de chaleur que je me trouvois dans une reconnoissan-

ce qui devoit m'être si intéressante ; j'accusois mon cœur , & je me persuadois que ma vanité peu satisfaite par la bassesse de la condition de ma mere , y répandoit cette fécheresse que je me reprochois, & que j'avois cependant de la peine à vaincre : je crus que je rappellerois toute ma sensibilité & toute la tendresse de ma mere , en lui présentant au milieu des caresses que je m'efforçai de lui faire , les preuves originales qui devoient l'affurer que j'étois sa fille. Mais je fus encore plus surprise, lorsqu'elle me dit que nous pouvions remettre cet éclaircissement à quelque autre moment ; qu'il lui suffisoit pour être assurée de la vérité de ma naissance, de ce que le Pere lui en avoit écrit

de Haute-Bruyere; qu'en me voyant même elle n'en avoit pû douter, tant elle me trouvoit de ressemblance avec mon pere. Ce discours ranima tous les sentimens de mon ame. « Ah! ma » chere mere, m'écriai-je en » l'embrassant tendrement, c'est » donc le portrait de mon pere qui est dans ce bracelet? » Je le lui présentai. » Oui, oui, » me répondit-elle sans y faire » beaucoup d'attention; mais il » est tems de dîner pour nous » rendre de bonne heure à Paris. » Songez que vous ne devez » plus m'appeller que votre tante, & commencez dès-ici à » vous y accoûtumer. », Il régnait dans ce discours & dans l'air même de Mademoiselle de la

Riviere une indifférence à laquelle je ne pouvois me faire, & je sentoïis avec douleur qu'elle me la communiquoit. On nous servit, nous dinâmes; & aussitôt après nous remontâmes dans le carrosse de remise qui nous attendoit : notre conversation pendant le repas & pendant le voyage ne fut pas fort intéressante; Mademoiselle de la Riviere m'interrogea beaucoup sur la façon dont j'avois été élevée par Monsieur le Commandeur de Beaubourg. Je lui fis l'éloge de ce cher bienfaiteur, & je ne manquai pas de lui apprendre les obligations que j'avois à Madame Duclos; je lui dis que j'espérois qu'elle trouveroit bon que je lui donnasse de mes nouvelles aussitôt que je serois arri-

vée à Paris, & que je lui apprissè le bonheur que j'avois de l'avoir retrouvée : je l'assurai en vain de la discrétion de cette femme ; elle ne voulut point consentir que je l'avertissè sitôt de mon séjour à Paris ; elle avoit, disoit-elle, de trop fortes raisons pour se cacher de l'intérêt qu'elle prenoit en moi, surtout à Duclos & à sa femme, qui ayant connoissance de mon aventure, ne manqueroient pas de la soupçonner, & de faire peut-être connoître ce qu'elle avoit tant d'intérêt de tenir secret : elle appuya surtout dans les discours qu'elle me tint en chemin sur les bienfaits que j'avois reçus de M. le Commandeur de Beaubourg, & sur l'étroite obligation qu'ils m'imposoient d'être

en tout soumise à sa famille. Ce sentiment dans ma mere, quelque juste qu'il me parut en général, ne laissa pas de me faire trembler ; je n'osai l'instruire des persécutions du Comte, & persuadée qu'elle avoit peut-être en vûe le mariage qu'il m'avoit proposé avec Monsieur de la Fosse, j'espérai que le Pere... dans les vûes différentes qu'il avoit sur moi, m'aideroit à m'en garantir : je me contentai donc d'écouter les discours de ma mere avec docilité, & je l'assurai seulement que la reconnoissance la plus sincere & la plus respectueuse ne sortiroit jamais de mon cœur.

Nous arrivâmes à Paris, & le carrosse nous descendit dans la rue des Boucheries au quartier

de Richelieu, comme Mademoiselle de la Riviere l'avoit ordonné: elle m'introduisit dans une maison dans laquelle elle me dit qu'elle m'avoit loué une chambre, ne pouvant me loger chez la Marquise sa Maîtresse; mais elle m'assura qu'elle étoit si voisine de la sienne, que nous pourrions aisément nous voir à toutes les heures du jour. La chambre qui m'étoit destinée, me parut propre & commode: la Maîtresse de cette maison nous assura, Mademoiselle de la Riviere & moi, que je n'y manquerois de rien & que j'y ferois bien servie; ma prétendue tante me recommanda fort à elle, & me laissa entre ses mains pour se ranger à son devoir auprès de la Marquise de Neuville. J'appris de mon

Hôteſſe que cette Dame logeoit à deux pas , dans la rue de Richelieu , & ce fut une conſolation pour moi. J'étois ſi étourdie de me trouver à Paris ; il y avoit eu tant de diſproportion entre les idées que je m'étois faites de la tendre reconnoiſſance d'une mere & d'une fille , & ce qui s'étoit paſſé entre Mademoiſelle de la Riviere & moi , que mes penſées n'avoient aucun objet fixe : je cédois triſtement à ma deſtinée , ſans oſer prévoir l'avenir ; j'entrois dans un monde tout nouveau pour moi , pour lequel je ne pouvois me perſuader que je fuſſe faite. Je paſſai toute la nuit dans la confuſion que cauſoit à mon eſprit le conſtraſte que je trouvois entre mon état préſent & celui dans lequel j'avois été

élevée : le souvenir du Chevalier de Beaubourg , sa passion pour moi , mon amour pour lui , loin d'adoucir mes peines , sembloient en cette occasion y ajouter quelque chose de plus amer encore ; en un mot , mon propre avilissement ne m'étoit insupportable , que parce que je me figurois qu'il en étoit avili lui-même. Toute ma consolation dans ces désespérantes réflexions fut de penser que je ne resterois à Paris que peu de jours , & de me flater que je déterminerois sans peine ma mère à me suivre à Haute-Bruyere , en lui offrant de la rendre maîtresse de ma petite fortune ; je ne doutois pas qu'elle ne préférât cet état honnête à celui où la misère sans doute devoit l'avoir réduite : dans l'impatience où j'étois

de la voir, je m'étois déjà levée & habillée, lorsque mon Hôteſſe entra dans ma chambre. Elle me reprocha ma diligence, & me dit qu'après la fatigue du voyage de la veille, une jolie perſonne comme moi auroit dû ſe repoſer plus long-tems; je la remerciai de ſes complimens, & lui demandai ſi je ne pouvois pas aller voir ma Tante: elle m'apprit qu'elle devoit venir dîner avec nous, & que je la verrois alors tout à mon aïſe; » en attendant, ajouta-t-elle, nous allons prendre notre café, & nous irons enſemble à la Meſſe.« Je conſentis à tout; cette femme, qui ſe nommoit Madame de la Touche, ne ceſſoit de louer ma figure & ma taille: » quel dommage ç'eût été, di-

» soit-elle quelquefois , si l'on eût
» laissé plus long-tems une si
» belle personne dans un Cou-
» vent ! » J'écoutois tous ces pro-
pos avec assez d'indifférence , j'y
répondois avec modestie ; le caf-
fé pris , Madame de la Touche se
retira pour aller se mettre à sa
toilette , & sur le midi elle vint
me prendre : nous allâmes en-
semble aux Quinze-Vingt , &
notre Messe étoit déjà com-
mencée , lorsque je vis entrer
ma prétendue tante à la suite
d'une Dame qui me parut d'u-
ne beauté admirable. Madame
de la Touche eut soin de m'aver-
tir de ne faire aucun semblant
de connoître Mademoiselle de
la Riviere ; elle passa tout près
de moi en suivant sa maîtresse ,
& me fit un signe qui répondoit

à l'avertissement qu'on venoit de me donner : je ne pouvois me lasser de regarder Madame la Marquise de Neuville, & vingt fois elle me fit baisser la vue, parce que je surprinois toujours ses regards attachés sur moi. Nous sortîmes de l'Eglise avant elle, & il y avoit à peine un quart-d'heure que nous étions rentrées chez Madame de la Touche, quand Mademoiselle de la Riviere y arriva. J'avois trop d'envie de l'entretenir en particulier pour différer à la lui marquer ; mais il me fallut encore essuyer les nouveaux complimens de Madame de la Touche, qui crut devoir répéter à ma tante tout ce qu'elle m'avoit déjà dit à moi-même : le dîner fut sur le même ton, & Mademoiselle de la Rivie-

re m'en paroïssoit si flattée, qu'elle ne les eût pas fait finir si-tôt, si je n'eusse fait sentir avec politesse à mon Hôtesse que nous avions ma tante & moi mille choses particulières à nous dire. Nous montâmes après le dîner dans ma chambre ; ce fut là qu'après m'être excitée par toutes fortes de motifs à lui donner mille marques d'une tendresse que je cherchois en vain, & que j'avois regret de ne pas trouver dans le fond de mon cœur, je lui tins à peu près ce discours que j'avois eu le tems de méditer. « Ma très-chere mere, lui » dis-je, puisque la Providence » permet que je retrouve enfin » dans vous celle à qui je dois » la vie, puisque je puis vous » appeller d'un nom si doux,

» foyez perfuadée que je regar-
» derai cette faveur du Ciel ,
» tant que je respirerai , comme
» la plus grande grace que j'en
» puisse jamais recevoir ; ne
» craignez pas que l'éducation
» qu'il m'a procurée me fasse
» jamais rougir ni du malheur
» de ma naissance , ni de la mé-
» diocrité de votre état : ce que
» j'ai à vous proposer , ma très-
» chere mere , m'est uniquement
» inspiré par ma tendresse &
» ma reconnoissance ; tout ce
» que je possède & que je tiens
» de la libéralité de feu M. le
» Commandeur de Beaubourg ,
» est à vous : l'unique grace que
» je vous demanderai , c'est de
» vouloir bien en employer une
» petite partie dans la dot qui
» m'est nécessaire pour accom-

» plir la résolution que j'ai prise
» de me faire Religieuse au
» Couvent de Haute-Bruyere,
» au cas que vous y consentiez,
» comme je n'en puis douter.
» Alors il ne manqueroit rien
» à mon bonheur, si contente
» de la petite fortune qui vous
» resteroit encore, vous m'ai-
» miez assez pour venir du moins
» vivre avec moi dans ce Mo-
» nasterie. Hélas ! quelle con-
» solation ce seroit pour moi,
» en renonçant absolument au
» monde, de posséder dans la re-
» traite la personne qui de tou-
» tes me doit être la plus chere !
» Votre présence, vos exemples,
» vos conseils me soutiendroient
» dans mon entreprise, & me
» rendroient plus doux & plus
» facile un sacrifice qui ne coûte

„ ordinairement tant à la na-
„ ture, que parce qu'il nous fé-
„ pare des objets les plus chers
„ de notre tendresse...Ma nièce,
car il faut, me dit Mademoi-
selle de la Riviere en m'inter-
rompant, ne point perdre l'ha-
bitude de nous traiter ainsi, „ je
„ suis charmée des bons sen-
„ timens que vous me faites pa-
„ roître, & mon dessein n'est
„ pas de m'opposer à l'état que
„ vous avez envie d'embrasser ;
„ mais, Mademoiselle, avant
„ de quitter le monde, il est bon
„ de le connoître : vous n'avez
„ encore rien vû, & vous ne
„ sçavez pas ce que vous per-
„ driez peut-être en renonçant
„ de si bonne heure aux avan-
„ tages que vous y pouvez ren-
„ contrer. Pour moi, je suis

„ votre servante ; je ne puis ni
„ ne veux aller m'enterrer dans
„ un Couvent ; à votre égard
„ vous serez la maîtresse de fai-
„ re tout ce qu'il vous plaira,
„ quand vous aurez passé quel-
„ que tems dans ce pays-ci à
„ jouir un peu mieux de la vie.
„ Comptez sur ma parole, ce
„ séjour-ci n'est pas fait pour
„ déplaire à une fille de votre
„ âge, & je suis sûre qu'il ne
„ tiendra qu'à vous d'y trouver
„ quelque bon établissement ;
„ mais il faut pour cela vous
„ montrer un peu dans le mon-
„ de, il faut aller aux prome-
„ nades & aux spectacles : ce
„ sont des plaisirs que je compte
„ bien vous procurer Ah !
„ ma chere tante , lui dis-je,
„ car je me sentis moins de ré-

„ pugnance à la traiter ainsi ;
„ permettez - moi de vous de-
„ mander en grace qu'il me soit
„ permis de ne point fortir
„ d'ici pendant le tems que vous
„ exigerez que je reste à Paris :
„ je ne puis me résoudre à aller
„ aux spectacles & aux prome-
„ nades publiques ; on m'a trop
„ enseigné le danger de ces
„ sortes d'assemblées pour que
„ je ne craigne pas de m'y ex-
„ poser , & je suis assurée que
„ le Pere trouveroit fort
„ mauvais que j'y eusse été
„ Vraiment , interrompit Made-
„ moiselle de la Riviere , vous
„ devez bien vous embarrasser
„ s'il le trouve bon ou non ; ce
„ sont mes affaires , & non pas
„ les siennes : quand on est dans
„ le monde , il faut y vivre

„ comme les autres. « Je n'ofai lui répondre ; & après environ une heure d'une conversation sur le même ton , il vint un laquais de la Marquise demander à parler à Mademoiselle de la Riviere : il lui remit une lettre , & lui dit que sa Maîtresse venoit de sortir , & qu'elle ne devoit point aller souper à la campagne comme elle se l'étoit proposé : elle lut la lettre , & demanda ensuite au laquais s'il sçavoit ce que sa Maîtresse devoit faire toute cette soirée. Ce garçon lui répondit qu'elle devoit aller souper & jouer apparemment toute la nuit chez la Princesse de..... Cela est à merveille , répondit Mademoiselle de la Riviere ; puis ayant congédié le laquais , elle

me dit avec un air de joie : “ ce-
” ci se rencontre le mieux du
” monde, ma chere niée, &
” dès ce soir je veux te mener
” souper chez une de mes amies.”
J’eus beau m’excuser sur la lassitude où je feignois d’être encore du voyage de la veille : elle me parla d’une façon si absolue, qu’il me fallut consentir à lui obéir ; elle me quitta pour aller, disoit-elle, donner quelques ordres chez la Marquise de Neuville sa maîtresse, & je demourai si confondue de trouver tout à la fois dans celle que j’étois obligée de reconnoître pour ma mere, tant de sécheresse de sentiment, & tant de légereté dans la conduite. Non, me disois-je à moi-même, on me trompe ; il n’est pas possible que cette femme

foit ma mere. Mais à peine m'étois je abandonnée à cette idée, que me souvenant que le Pere lui-même m'avoit remise entre ses mains, je me condamnois d'avoir eu un sentiment si dénaturé. Hélas ! disois - je encore, elle n'a pas eu dans sa jeunesse les mêmes avantages que le hazard m'a procurés, & peut-être est-ce moins son sang qui coule dans mes veines que celui d'un pere vertueux. Je me reprochois alors de n'avoir pas du moins demandé à connoître son nom : mais, ô ciel, continuois-je, le moyen de faire une telle question sans rappeler à ma mere la mémoire d'une foiblesse qui doit sans doute la faire rougir à mes yeux ? Eh ! que me serviroit de sçavoir quel il a été, puisqu'il

puisqu'il n'est plus? Ah! poursuivais - je, cette fatale connoissance seroit sans doute pour moi une nouvelle source ou de honte, ou de désespoir. Je me promis au moins de faire en sorte d'aller le lendemain exposer au Pere toutes les peines de mon esprit & de mon cœur; je me flatai qu'il ne dédaigneroit pas de parler à ma mere pour l'engager à me renvoyer incessamment dans mon couvent: je passai près de trois heures dans cet entretien avec moi-même, & il faisoit déjà nuit, quand Mademoiselle de la Riviere vint me chercher avec un carrosse. Quelque peine que me fît la partie de souper qui paroissoit lui faire tant de plaisir, ce fut en vain que je voulus encore m'en dé-

fendre ; il fallut partir : je n'appris qu'en chemin que la maison où nous allions étoit hors de la Ville. Mademoiselle de la Riviere me prévint aussi , que nous pourrions bien n'y pas trouver encore la Maîtresse du logis , parce que , disoit-elle , elle fera sans doute à l'Opéra ; mais elle ne tardera pas à s'y rendre. Nous arrivâmes enfin à cette campagne sans qu'il me parût que nous fussions sorties de la Ville ; ma prétendue tante s'empressa de demander si on étoit arrivé : on lui répondit que non , mais que nous pouvions entrer : elle me conduisit dans une salle très-propre , à côté de laquelle il y avoit un cabinet qui donnoit sur le jardin ; elle me mena ensuite dans les appartemens d'en-

haut, qui me parurent meublés avec plus de goût que de magnificence : nous revinmes enfin dans la salle que nous trouvâmes bien éclairée ; & nous y avions été à peine une demi-heure, que nous entendîmes arriver un carrosse dans la cour. J'avois déjà remarqué quelque embarras dans Mademoiselle de la Riviere ; il me parut augmenter dans ce moment. Je la pressois de venir au-devant de la Maîtresse du logis, quand je vis entrer un homme que mon étonnement m'empêcha d'abord de reconnoître ; mais quel fut l'excès de ma surprise, lorsque je reconnus le Comte de Beaubourg ? „ Ah ! ma mere, où m'avez-vous conduite, m'écriai-je „ en tombant sur ma chaise. » Le

Comte accourut se jeter à mes genoux ; il me parloit avec feu , il faisoit mes mains , il vouloit tenter en vain de retenir mes cris & d'arrêter les efforts que je faisois pour lui échaper : l'indigne Mademoiselle de la Riviere , sans daigner venir à mon secours , affectoit de lui faire de froides remontrances , qu'elle n'interrompoit que pour me donner les plus lâches conseils. J'étois également incapable d'attention pour ses pernicious avis , pour ses reproches , & pour les discours empessés & injurieux du Comte ; je mettois toute mon application & toutes mes espérances aux cris perçans dont je faisois retentir toute la maison : je me flatois qu'ils seroient entendus , & que la pitié me procure-

foit quelques secours , puisque les cœurs criminels , auxquels je voulois me soustraire , y étoient insensibles. Je m'étois enfin arrachée des bras du Comte , & je m'étois approchée de la porte de la Salle dans l'espérance de prendre la fuite ; le Comte s'étoit jetté au-devant de mes pas , & nous combattions avec un égal emportement , moi pour ouvrir la porte , & lui pour la défendre : j'employois toute ma voix pour appeler quelqu'un à mon aide , & toutes mes forces pour me délivrer moi-même , quand enfin , presque épuisée que j'étois , & prête à rester sans défense au pouvoir du plus inhumain de tous les hommes , mon salut me vint d'une main de laquelle je n'eusse jamais osé l'espérer : un domesti-

que du Comte ouvrit enfin cette porte; mais ce fut moins pour me secourir, que pour avertir son Maître de l'embarras où il alloit se trouver. » Monsieur, lui dit-il, » Madame la Marquise est à la » porte; elle veut absolument » entrer; elle marche peut-être » sur mes pas. » Le Comte fit un horrible jurement, & sur le champ il nous pria avec instance d'entrer dans le Cabinet. Nous y fûmes à peine, qu'une Dame entra. Le Comte eut beau vouloir affecter d'être tranquille; il ne put cacher son désordre à une femme, qui par malheur pour elle & pour lui y étoit trop intéressée, pour n'être pas assez pénétrante. Le premier soin de Mademoiselle de la Riviere fut d'essayer d'ouvrir la fenêtre qui don-

noit sur le jardin, dans le dessein de se sauver avec moi; mais outre qu'elle s'apperçut qu'on avoit fermé des contrevents en dehors, elle trouva cette fenêtré si difficile à ouvrir, qu'elle craignit, avec raison, que le bruit qu'elle feroit obligée de faire ne la fît surprendre. Nous fûmes donc obligées de rester dans le cabinet où nous étions sans lumière, & duquel nous pouvions distinctement entendre toute la conversation qui se tenoit dans la salle. La Marquise reprocha d'abord au Comte de Beaubourg avec assez de sang-froid, qu'après tant de vains efforts qu'il avoit faits pour la séduire, il lui suffisoit donc, pour passer de la tendresse la plus empressée au mépris & à la perfidie, d'avoir pû se flater

un instant que sa conquête étoit enfin certaine & ne pourroit pas lui échapper : elle ajouta qu'elle se tenoit heureuse de n'avoir pas encore assuré sa victoire par une foiblesse, qu'elle n'auroit dû ni se permettre ni se pardonner jamais, puisqu'il étoit capable de la trahir au moment même, où vaincue par ses discours trompeurs, elle eût peut-être été assez folle pour y consentir. Le Comte se défendit mal, & lui dit d'un air embarrassé, qu'il n'étoit venu dans la maison, que pour y donner un contre-ordre, & en partir sur le champ... » Comment
» voulez-vous que je vous croye,
» lui dit la Marquise ? vous ob-
» tenez à peine de moi la pro-
» messe de venir souper ici au-
» jourd'hui ; vous scavez avec

» quelle opiniâtreté je m'en
 » étois défendue, & tout ce que
 » j'ai exigé de vous avant de m'y
 » engager : vous ne vouliez que
 » me plaire, disiez-vous, & vous
 » n'aviez point alors d'affaires
 » plus importantes ; cependant
 » vous venez ce jour même avec
 » empressement m'apprendre
 » à une heure ; que vous êtes
 » obligé de faire un voyage in-
 » dispensable à Versailles : j'ai
 » la bonté de vous en croire ; sur
 » cela je m'arrange pour aller
 » chez la Princesse . . . un étour-
 » di y arrive instruit sans dou-
 » te par votre indiscretion : il me
 » demande pourquoi je suis sans
 » vous ; il m'avertit que vous fai-
 » tes le galant à l'Opéra, où il
 » vous a laissé auprès de la belle S.
 » Quentin : sur cela, Monsieur je

» soupçonne quelque mystere
» dans votre conduite; j'accours
» ici, je vous y trouve, & je vous
» y trouve aussi embarrassé, auf-
» si décontenancé qu'un perfid-
» de a coutume de l'être: je
» vous vois échevelé & dans
» un si grand désordre, qu'on
» croiroit que vous venez de
» vous battre; vous me ré-
» pondiez que vous allez par-
» tir: vos chevaux sont à l'écu-
» rie, & je vois tout le mon-
» de occupé pour la fête que
» vous destinez sans doute à ma
» rivale. Oh ça, continua-t'elle,
» vous n'êtes pas seul ici; ne me
» ferez-vous point connoître
» quelle est votre bonne fortu-
» ne? Il paroît à l'air dont vous
» voilà fait, que cette belle con-
» quête vous a coûté de rudes

» combats : ne me ferez-vous
 » point voir cette prude si réser-
 » vée , qui vient en rendez-vous
 » dans une petite maison pour y
 » égratigner les gens ? » Le
 Comte qui avoit eu le tems de se
 remettre , l'interrompit enfin.
 » Eh-bien , Madame , lui dit-il ,
 » avez-vous poussé assez loin la
 » plaisanterie & vos conjectures ?
 » Je vous paroïs sans doute le
 » plus coupable & le plus mépri-
 » fable de tous les hommes ; &
 » sur une apparence qui vous
 » trompe , voilà votre esprit &
 » votre jalousie en campagne :
 » mais apprenez la vérité de tout
 » ceci. J'ai été ce matin chez le
 » Duc d'Alb je l'ai trouvé
 » avec le Chevalier de Haut . . .
 » tous deux fort embarrassés de
 » sçavoir où ils iroient souper

» avec les Loisons ; le Duc a été
» obligé de prêter sa maison du
» Roule à la Duchesse de.....
» il m'a demandé celle-ci : vous
» sçavez que je n'ai rien à lui re-
» fuser ; j'ai offert de donner le
» souper , attendu que mes or-
» dres étoient déjà donnés pour
» celui que nous devons faire :
» le Duc l'a accepté, à condition
» que je serois de la partie ; j'ai
» cru devoir vous épargner cette
» confiance : j'ai feint un voya-
» ge de Versailles ; voilà tout
» mon crime. A reste, Madame,
» voyez à quoi vous vous expo-
» sez vous - même ; le Duc va
» peut-être arriver dans un mo-
» ment avec ces Demoiselles :
» voulez-vous qu'il vous trouve
» ici , & vous déterminez - vous
» à figurer avec une pareille com-

» pagnie? croyez-moi, retirez-
 » vous: je suis prêt à vous sui-
 » vre; je ferai faire mes excuses
 » au Duc.....

» Non, non, Monsieur, inter-
 » rompit la Marquise: vous êtes
 » un fourbe trop mal- adroit
 » par malheur pour vous, je
 » ne puis être la dupe d'une dé-
 » faite si grossiere; je sçais où
 » est actuellement le Duc d'....
 » il n'est pas question pour lui
 » de venir ici aujourd'hui, &
 » je gagerois que la S. Quentin
 » étoit le digne objet à qui vous
 » deviez me sacrifier; mais vous
 » l'attendez en vain: je fais ce
 » qu'elle est devenue au sortir
 » de l'Opera; le Chevalier de
 » B.... vous l'a enlevée; c'est
 » sur cette persuasion que j'ai
 » osé venir ici pour vous faire

» les reproches que vous méritiez, & pour vous bien affurer
» que vous ne vaincrez jamais
» le mépris que vous m'inspirerez. » Le Comte voulut répondre, & la conversation s'échauffa de plus en plus. Mademoiselle de la Riviere qui l'entendoit comme moi, en fut sans doute encore plus effrayée : pour moi qui espérois que l'arrivée de cette femme me délivreroit du danger où je me trouvois, je ne pouvois lui savoir mauvais gré d'être venue nous surprendre : j'aurois d'abord ouvert moi-même la porte du cabinet, & me serois présentée à la Marquise avec cette assurance que donne l'innocence, si Mademoiselle de la Riviere ne m'en eût empêchée à plusieurs reprises ;

mais comme j'eus lieu de craindre que cette Dame indignée contre le Comte ne fortît enfin, & ne me laissât dans le même embarras où je m'étois trouvée un moment avant son arrivée, je fis de nouveaux efforts, & Mademoiselle de la Riviere ne fut plus la maîtresse de me retenir. J'accourus à la porte, & le bruit que je fis pour chercher & pour ouvrir les verroux, y fit accourir la Marquise elle-même. Notre surprise fut égale : quoique mes yeux fussent remplis de larmes, je la reconnus sur le champ pour la Marquise de Neuville, maîtresse de ma mere, que j'avois vûe le jour même aux Quinze-vingts; elle ne fut pas plus lente à me remettre.

« Quoi! s'écria-t'elle, cette jo-

» lie fille qu'on a tant regardé
» dée ce matin à la Messe, &
» que personne ne connoît en-
» core, avec cette figure inno-
» cente & modeste, vous l'avez
» déjà séduite, Monsieur ?
» je vous en fais mon compli-
» ment. Pour vous, ma belle en-
» fant, continua - t'elle en s'a-
» dressant à moi, je vous avoue
» que votre petite physionomie
» prude & réservée m'a trom-
» pée; je n'ai pû ce matin vous
» prendre pour ce que vous êtes.
» Ah ! Madame, lui dis-
» je en me jettant à ses pieds.
» daignez m'écouter; c'est
» ma mere elle - même qui m'a
» conduite ici : elle m'a fait for-
» tir du couvent de Haute-
» Bruyere. Votre mere,
» dit la Marquise ? où est - elle

» cette malheureuse? ... Non,
» Madame, repris-je, c'est ma
» tante que je voulois dire; elle
» est dans ce cabinet, & elle
» vous dira elle-même la vérité.»
J'étois si troublée, que le nom
de mere m'étoit échappé; &
voulant réparer mon indiscre-
tion, je ne fis point attention
que j'allois ajouter encore aux
soupçons de la Marquise, par la
qualité de tante que j'y voulus
substituer. « Vous n'êtes pas en-
» core aguerrie au métier que
» vous faites, ma pauvre en-
» fant, continua la Marquise;
» la tête vous tourne: voyons
» donc cette honnête mere, qui
» est votre tante. « Ce fut en
vain que le Comte voulut l'em-
pêcher d'entrer dans le cabinet,
où Mademoiselle de la Riviere

étoit restée ; celle-ci de son côté fit de vains efforts pour en refermer la porte : la Marquise força leur résistance. Tandis qu'elle étoit occupée à chercher cette fille qui ne pouvoit plus lui échapper, le Comte revint à moi, & voulut me persuader de me sauver moi-même, en m'offrant de me donner un de ses gens pour me conduire chez Madame de la Touche ; mais je n'y voulus point consentir : « Non, » Monsieur, lui dis-je, je veux » que Madame la Marquise » connoisse mon innocence. » Celle-ci sortit enfin du cabinet, traînant la pauvre Mademoiselle de la Riviere à demi-morte. » Que vois-je ? s'écria-t-elle, dès » que les lumieres lui eurent » permis de la reconnoître ;

» Quoi ! c'est vous, misérable
» que vous êtes ; & cette petite
» créature est assez effrontée
» pour nous dire que vous êtes
» ou sa mere, ou sa tante ? Que
» veut dire cette belle parenté,
» & depuis quand avez-vous fait
» l'acquisition d'une telle fille,
» ou d'une telle nièce, si vous
» l'aimez mieux ? Parlez, mal-
» heureuse : je veux absolument
» scavoir ce que tout ceci signi-
» fie ; & si vous ne me confes-
» sez la vérité, je vais de ce
» pas vous faire conduire à
» l'Hôpital. « Le Comte voulut
appaiser sa colere, & lui débiter
apparemment quelque nouvelle
fable ; mais elle lui imposa silen-
ce, en le traitant du plus in-
digne & du plus scélérat de tous
les hommes. Pour moi, j'étois

restée à genoux , confondue de tout ce que je voyois , & n'osant ouvrir la bouche , attendant que celle de ma mere me justifiât. Mais quelle fut ma surprise ; quand Mademoiselle de la Riviere , intimidée par les menaces de sa Maîtresse , se jetta à ses genoux les yeux baignés de larmes , & lui confessa , en implorant sa miséricorde , qu'elle n'étoit ni ma mere , ni ma tante ; que c'étoit M. le Comte de Beaubourg , qui après une persécution de plus de deux mois , l'avoit engagée à se servir de mémoires qu'il lui avoit donnés , pour me faire accroire qu'elle étoit ma mere ; qu'elle s'étoit laissé séduire , à la vérité , sous l'espoir d'une grande récompense que le Comte lui avoit pro-

mise ; qu'il l'avoit engagée à se découvrir sous le secret au Pere que c'étoit lui-même qui m'avoit amenée la veille à Paris du Couvent de Haute-Bruyere où j'étois : elle se défendit d'avoir eu connoissance des mauvais desseins du Comte sur moi , & protesta en vain à sa Maîtresse qu'elle étoit encore persuadée que le Comte n'avoit point eu de vûes criminelles dans ce qu'il l'avoit sollicitée de faire ; elle osa même me prendre à témoin de la sincérité de ses discours ; mais elle n'étoit plus ma mere , & j'étois trop indignée contre elle & contre le Comte de Beaubourg pour trahir la vérité. La Marquise n'étoit rien moins que persuadée de son innocence : la mienne ne lui étoit pas moins

suspecte ; mais elle ne devoit pas
l'être encore long-tems. « Eh
» bien ! dit la Marquise , en se
» tournant vers moi vous
» allez sans doute , ma belle
» enfant , me confirmer toute
» cette belle histoire , & me per-
» suader que c'est fort innocem-
» ment que vous êtes venue
» ici ? Oui , Madame , lui
» répondis-je avec plus d'affu-
» rance que je ne m'étois flatée
» d'en avoir ; oui , cette mal-
» heureuse m'a trompée : elle
» s'est dite ma mere ; le Pere...
» dont elle vous a parlé , a sans
» doute été trompé par elle ,
» puisque lui-même m'a con-
» duite dans le précipice où je
» me trouve : pour ce qui est
» des vûes de M. le Comte &
» de celles de cette femme , je

„ ne puis douter qu'elles ne fuf-
 „ sent criminelles Quoi !
 „ vous osez, Cecile, dit le Com-
 „ te en m'interrompant
 „ Oui, j'ose, Monsieur, conti-
 „ nuai-je : depuis la mort de M.
 „ le Commandeur de Beaubourg
 „ votre oncle, qui a eu la cha-
 „ rité de m'élever, vous n'avez
 „ cessé de me persécuter
 „ Que dites-vous, ma chere en-
 „ fant, reprit la Marquise ? com-
 „ ment ! vous seriez cette jeune
 „ Cecile, élevée par le Com-
 „ mandeur de Beaubourg, &
 „ dont ce traître m'a si souvent
 „ parlé Oui, Madame, lui
 „ dis-je avec un léger sentiment
 „ de honte. C'est assez, ajouta la
 „ Marquise ; je n'en veux pas
 „ sçavoir davantage : venez, ma
 „ chere enfant, suivez-moi ;

„ abandonnons toutes deux ce
„ monstre à ses remords. Per-
„ fide , lui dit-elle , ne te pré-
„ sente jamais à mes yeux : &
„ vous , infâme que vous êtes ,
„ continua-t-elle en s'adressant à
„ Mademoiselle de la Riviere.....
„ que je ne vous voie jamais ;
„ j'informerais vos parens de vo-
„ tre conduite : vous êtes bien-
„ heureuse de leur appartenir ;
„ sans cela je vous ferois punir
„ comme vous le méritez. » Je
m'étois approchée de la Mar-
quise ; le Comte voulut faire
encore quelque tentative pour
me retenir ; mais en le regar-
dant d'un air qui parut le faire
trembler , la Marquise me prit
sous le bras , & m'emmena avec
elle : nous montâmes ensemble
dans son carrosse qui étoit resté

à la porte, & reprîmes le chemin de son hôtel. Je lui rendis graces d'une façon si tendre de m'avoir délivrée du péril où j'étois, qu'elle en fut touchée; elle m'embrassa à plusieurs reprises, & me fit conter toute mon histoire qu'elle ne sçavoit qu'imparfaitement: je lui dis que j'avois laissé chez Madame de la Touche, dans son voisinage, quelques hardes & des papiers qui m'étoient de conséquence; elle y vint elle-même, & me fit reprendre tout ce que j'avois laissé chez cette femme, qui fut apparemment si surprise de cette visite qu'elle n'attendoit pas, qu'elle n'osa s'informer de rien. Nous allâmes ensuite descendre chez la Marquise qui me fit souper avec elle, & me donna

une chambre où elle m'assura que je demeurerois autant qu'il me plairoit, me faisant les offres les plus généreuses, si je voulois me résoudre à rester auprès d'elle. Quelque reconnoissance que je crusse lui devoir pour tant de bontés, le souvenir de ma chere sœur Agathe, que j'avois laissée dans un état si triste à Haute-Bruyère, les dangers dont je pensois que je serois fans cesse environnée dans une ville comme Paris, & même dans la maison d'une jeune veuve aussi dissipée que la Marquise de Neuville me paroissoit l'être, m'armèrent contre toute la séduction de ses promesses; je la priai de trouver bon que j'écrivisse le lendemain au Pere & que je fisse prier Madame Duclos de

venir me voir ; elle le trouva bon, & ordonna à un de ses gens d'exécuter mes ordres. Lorsque Madame Duclos reçut mon message, elle avoit déjà été prévenue par le Comte de Beaubourg, & elle se dispoſoit à venir ſçavoir de mes nouvelles chez Madame la Marquiſe de Neuville. Je n'entrerai point dans le détail de notre converſation: quoique le Comte l'eût chargée de me faire entendre, qu'il n'avoit eu d'autre intention dans tout ce qu'il avoit fait que de m'obliger au mariage qu'il m'avoit propoſé, elle n'en gémit pas moins de la perſécution qu'il exerçoit ſans ceſſe contre moi, & ne paſſa pas un jour ſans venir me voir & me conſoler pendant le peu de tems que je demeurai à Pa-

ris. Quant au Pere , comme on étoit entré dans la semaine sainte , ses occupations ne lui permirent pas de venir me voir ; mais il m'écrivit , & me donna l'heure où je pourrois m'entretenir avec lui : j'allai le lendemain le voir avec Madame Duclos ; il étoit déjà instruit par ma lettre du détestable abus qu'on avoit fait de sa confiance. Il me parut inconsolable d'avoir eu le malheur de participer innocemment aux pièges qu'on avoit tendus à ma vertu ; & quoique sa charité seule l'eût engagé dans une erreur qui avoit pensé causer ma perte , il se la reprochoit comme un crime , & me promit de le réparer par l'accroissement que cette aventure alloit donner à l'attachement qu'il avoit pour moi ;

il se chargea du soin de me faire incessamment reconduire à Haute - Bruyere , & recommanda à Madame Duclos de ne me point abandonner , pendant que je serois à Paris. Sur la demande que je lui fis au sujet de la Comtesse de Beaubourg, il me conseilla de ne la point voir , & me défendit même de lui donner de mes nouvelles. » Puiffe-t'elle ignorer , me » dit-il , les projets criminels de » son mari ! la charité nous or- » donne de les lui cacher ; & si » elle vous sçavoit ici , il seroit » difficile qu'elle ne fût pas inf- » truite tôt ou tard d'un crime , » qui lui donneroit de si vifs & » de si justes sujets de se plain- » dre. »

Je demeurai encore trois jours à Paris , pendant lesquels je ne

vis que Madame Duclos & son mari ; je reprochai à celui-ci son indiscretion , qui malgré son affection pour moi , avoit toujours contribué à mes malheurs : il reconnut le tort qu'il avoit eu de remettre au Comte de Beaubourg le certificat du Commandeur que je lui avois imprudemment donné avec mon Contrat , & qui avoit servi au Comte à dresser contre moi le plus funeste piège qu'il pût tendre à ma vertu ; en un mot , il me promit d'être plus circonspect à l'avenir , & je lui continuai ma confiance dont il s'est toujours rendu digne. Je voyois tous les matins Madame la Marquise de Neuville : elle n'avoit pas voulu que je logeasse ailleurs que chez elle , & elle sembloit prendre tous les

jours un nouvel intérêt en moi ; elle me faisoit répéter tout ce que je lui avois déjà dit des événemens singuliers de ma vie , & lorsque je lui parlois de tout ce que le Comte avoit fait pour me séduire , & de l'usage que j'avois fait des leçons du Commandeur & de ma raison pour me soustraire à ses poursuites , & conserver mon innocence , je la voyois tomber dans une profonde rêverie : elle n'en sortoit que pour s'écrier en m'embrassant ,
» ah ! ma chere Cecile ; que
» vous êtes heureuse d'avoir re-
» çu une éducation si raisonna-
» ble ! Je suis sûre , me di-
» soit-elle d'autres fois , que vo-
» tre ame jouit d'une paix qui
» doit vous être bien précieuse. »
Rarement elle s'abandonnoit à

ces réflexions, sans laisser couler quelques larmes de ses yeux ; j'en étois d'autant plus sensiblement touchée, que je me flattois de contribuer par mes malheurs & par mes discours à rappeler dans une si belle ame le sentiment de la vertu. La Marquise de Neuville m'en devint encore plus chère, & nous en vinmes à prendre l'une pour l'autre un intérêt si tendre, que l'instant qui nous sépara, nous parut également cruel. J'y fus préparée la veille par une lettre du Père qui m'ordonnoit de me tenir prête le lendemain ; elle m'annonçoit qu'un carrosse de Madame D. viendrait me prendre, & que je partirois avec ses femmes qui avoient ordre de me remettre à Haute-Bruyere. Je ne

pus me défendre d'un mouvement de joie, en apprenant que je serois bientôt à portée d'embrasser ma chere sœur Agathe ; mais la marquise me parut si sensible à notre séparation, que je ne fus point la maîtresse de me refuser à une égale sensibilité : elle me promit de m'écrire, & me fit promettre de lui donner souvent de mes nouvelles.

Ce fut le Samedi saint que les femmes de Madame D. . . . vinrent me chercher avec un carosse à quatre chevaux pour me conduire à Haute-Bruyere ; je dis cette circonstance, parce qu'il se rencontra que le même postillon qui m'avoit menée de Versailles jusqu'au lieu où je fus attaquée par Monsieur le Comte de Beaubourg, conduisoit cette voiture.

Il me reconnut, & lorsque nous nous arrêtâmes à Versailles, il ne put s'empêcher de se faire reconnoître à moi, & de parler de mon aventure de la Comman-
derie aux femmes avec qui j'é-
tois. Il me dit que c'étoit lui qui
avoit envoyé la Maréchaussée
à mon secours. Quoique cette
reconnoissance me donnât occa-
sion de le payer de ses soins,
je n'en fus pas moins fâchée de
voir mon aventure connue, &
pendant tout le reste du chemin
j'eus à répondre à cent questions
que les Demoiselles mes com-
pagnes de voyage me firent à
cette occasion: je m'en tirai du
mieux qu'il me fut possible, en
leur laissant croire que j'ignorois
par qui j'avois été arrêtée, &
en leur disant que ces gens

avoient pris la fuite dès qu'ils avoient entendu arriver la Brigade que cet honnête garçon avoit avertie du danger où j'étois. Ce que j'imaginai alors se trouva conforme à ce que le Commandant en avoit publié lui-même ; on me fit mille compliments sur le bonheur que j'avois eu d'échapper à un péril si certain, & nous arrivâmes enfin à Haute-Bruyere. Ces Demoiselles m'y descendirent sans s'y arrêter. J'ose dire que mon retour y causa une joie universelle ; j'avois le bonheur d'y être aimée de tout le monde : je m'informai d'abord à tout ce que je voyois de la santé de la sœur Agathe, & j'eus la douleur d'apprendre qu'elle étoit retombée plus dangereusement malade

que je ne l'avois vûe avant mon départ : je courus toute effrayée chez la Prieure ; & ce fut là que j'appris des circonstances de cette cruelle rechute encore plus défespérantes pour moi. La Prieure me dit que depuis le moment où j'avois vû la sœur Agathe avant de partir, elle avoit été si bien pendant quatre jours qu'on ne doutoit plus qu'elle ne fût entièrement guerie ; que le mercredi on lui avoit remarqué quelque inquiétude ; qu'on avoit tâché de la calmer : « on me » rapporta même le lendemain, » continua la Prieure, qu'elle » s'affligeoit, & qu'elle répandoit des larmes qu'elle s'efforçoit de cacher ; j'allai moi-même pour essayer de la consoler ; je mis en vain les droits

» de l'amitié en usage pour l'en-
» gager à me confier ce qui cau-
» soit sa peine, & je fus obligée
» d'employer pour lire dans son
» cœur toute l'autorité de Su-
» périeure : quoiqu'elle n'ait
» point fait de vœux, & qu'elle
» soit toujours restée libre dans
» cette maison, elle s'est fait
» un devoir si sacré d'obéir à
» toutes nos règles, qu'elle ne
» put résister à ce que j'exigeois
» d'elle à ce titre. Elle m'avoua
» donc qu'elle étoit pénétrée de
» la plus triste sensibilité de ne
» vous point voir ; qu'elle ne
» concevoit pas que vous fus-
» siez assez indifférente pour el-
» le pour la négliger ainsi, tan-
» dis que toute la Communau-
» té venoit avec empressement
» se féliciter auprès d'elle de sa

» convalescence ; qu'il falloit
» absolument que vous fussiez
» malade vous-même, puisqu'elle
» le ne vous voyoit point : elle
» vouloit à toute force qu'on
» lui permît de se lever pour
» aller vous chercher elle-même.
» Je crus alors, poursuivit
» la Prieure, qu'il seroit dange-
» reux de lui faire plus long-
» tems mystère de votre voya-
» ge à Paris ; mais au lieu d'ajou-
» ter foi à mon discours, & mal-
» gré le ménagement que j'ap-
» portai à lui apprendre cette
» nouvelle, elle n'y répondit que
» par un cri dont je fus effrayée
» moi-même. Hélas ! dit-elle,
» ma chere Cecile est morte :
» elle tomba sur le champ dans
» de si horribles convulsions, que
» nous crûmes toutes que ce

DE CECILE, III

» moment alloit être le dernier
» de sa vie. Le médecin du Roi
» d'Angleterre l'a secourue si à
» propos, qu'il l'a beaucoup sou-
» lagée : elle recommença hier
» à répandre une grande abon-
» dance de larmes qui avoient
» été suspendues pendant plus
» de vingt-quatre heures; &
» quoique son esprit soit tou-
» jours occupé d'une espèce de
» délire, le médecin espère tout,
» & regarde ces pleurs abondan-
» tes comme son salut. Comme
» je l'ai instruit de ce qui a don-
» né lieu à cette rechute, il m'a
» conseillé de vous écrire pour
» vous engager à revenir au plû-
» tôt; & j'écrivis hier au Pere
» pour cet effet: ma let-
» tre ne lui aura été rendue
» qu'aujourd'hui; mais votre

» retour la rend inutile , & je
» vous aurois déjà conduite chez
» cette chere Sœur , si je n'avois
» jugé à propos que le méde-
» cin la prévint ; afin d'éviter
» une autre révolution que l'ex-
» cès de sa joie pourroit ren-
» dre aussi dangereuse que la
» premiere ; j'attends qu'il me
» fasse avertir. » Le discours
de la Prieure m'avoit pénétrée
d'une douleur si profonde , que
j'étois restée interdite & trem-
blante sans pouvoir m'exprimer ;
ses dernieres paroles surtout
mettoient mon cœur dans une
gêne effroyable : le desir ardent
que j'avois de revoir ma chere
Agathe , étoit arrêté par la crain-
te qu'on venoit de m'inspirer ;
mais de tous ces sentimens au-
cun n'eut la force de se pro-

duire ; & sans le combat qu'ils causoient dans mon ame , j'aurois eu peine à me persuader que j'existois encore. J'étois dans cet état qui approchoit de la stupidité , quand on vint dire à la Prieure qu'elle pouvoit m'envoyer à l'infirmierie de la sœur Agathe ; elle voulut m'y conduire , pour tâcher , dit-elle , de modérer encore par sa présence & par ses discours l'effet de la surprise & du saisissement qu'elle pouvoit lui causer : elle m'ordonna de ne m'approcher qu'à propos du lit de la malade ; & voulut lui parler ; mais ni ses ordres , ni sa présence ne purent m'arrêter. A ses premières paroles je vis ma chere sœur Agathe étendre ses bras comme pour m'y recevoir ; je m'y jettai sans égard , &

je la ferrai dans les miens. Nos tendres larmes furent long-tems nos seuls interprètes; tout s'attendrit autour de nous, & le sentiment dont nous étions pénétrées ma chere Agathe & moi, parut être passé dans tous les cœurs: la Prieure craignit apparemment les suites d'une entrevue si touchante pour cette chere Sœur, elle me proposa de me retirer avec elle; mais je n'étois point en état de reconnoître sa supériorité: un sentiment plus fort que celui de l'obéissance étoit maître de tout mon cœur; j'osai résister à ses ordres, & je la suppliai de trouver bon que je n'abandonnasse plus ma chere Agathe. Le Médecin qui jugea mieux que la Prieure de l'effet de ma pré-

sence sur sa malade, approuva mon zèle, & fit même consentir cette Dame à me laisser passer la nuit auprès de ma chere Agathe. Si quelque chose eût été capable d'ajouter à la joie de mon cœur, c'eût été cette permission sans doute, & j'eus cette consolation que ma chere Agathe elle-même ne s'y opposa que foiblement, dans la crainte que j'en fusse incommodée. On prépara donc pour moi le lit que l'Infirmiere avoit fait dresser pour elle dans la chambre de la malade; on me recommanda sur-tout de la faire parler peu, & tout le monde s'étant retiré, nous restâmes seules en liberté. Nous nous abandonnâmes encore avec plus de transport à nos mutuelles caresses. « Ah!

116 MEMOIRES

» Ah ! ma chere Cecile , me di-
» soit cette chere sœur d'une
» voix foible que votre ab-
» sence m'a causé de vives in-
» quiétudes ! hélas ! elle a pensé
» me coûter la vie ; mais dites-
» moi , continua-t'elle , quela donc
» pû être le sujet de votre voya-
» ge à Paris ? Hélas ma chere
» bonne , lui répondis-je , c'est
» le Pere . . . qui m'y a conduite :
» vous étiez déjà malade , lors-
» qu'il vint ici il y a environ
» quinze jours ; il m'apprit en
» arrivant , qu'une femme avoit
» été le trouver pour sçavoir de
» mes nouvelles ; qu'elle lui avoit
» remis quelques mémoires si
» conformes à ceux que je con-
» serve , qu'après les avoir con-
» frontés ensemble , il pouvoit
» m'assurer que cette femme

» étoit ma mere Votre
» mere ! s'écria ma chere Aga-
» the , votre mere : ah ! ma che-
» re fille , on a voulu vous trom-
» per sans doute. Le tendre nom
de fille , que me donnoit la sœur
Agathe , pénétra mon ame. » Ah !
» ma chere mere , lui dis-je , il
» est trop vrai qu'on m'a trom-
» pée Que dites-vous , ma
» chere Cecile ! quel nom osez-
» vous me donner Hélas ,
» lui répondis-je , le doux nom
» de fille vous est échappé , &
» mon cœur en a ressenti tant
» de joie , qu'il s'est laissé sédui-
» re à une erreur si chere ; je vous
» ai donné sans réflexion celui
» de ma mere : eh ! ne vous est-
» il pas bien dû ! non , le sang au-
» roit peine à s'établir sur mon
» cœur des droits plus sacrés que

118. MEMOIRES

» les vôtres : non, ma chere bon-
» ne , personne au monde ne
» pourra me toucher aussi fen-
» siblement que vous venez de
» le faire , & votre cœur , en
» m'adoptant sans y penser , sem-
» ble m'avoir plus donné que le
» ciel ne peut jamais me rendre ;
» souffrez donc que je fois dé-
» formais votre fille , & permet-
» tez-moi La sœur Agathe
m'arrêta , & suspendant les lar-
mes qui couloient de ses yeux ,
» ma chere Cecile , me dit-elle ,
» notre tendresse mutuelle nous
» abuse ; non, nous devons nous
» refuser des noms si doux :
» croyez, ma chere Cecile, que
» je me tiendrois heureuse de
» pouvoir m'en servir à votre
» égard , & les recevoir de vous ;
» mais notre état ne peut nous

» le permettre : songez que quel-
» que bonté qu'on ait ici pour
» moi , je n'y suis qu'au rang
» des Sœurs converses ; une ten-
» dresse si marquée me rendroit
» peut-être suspecte : vous ne
» m'en aimerez pas moins ; je
» suis trop sûre de la bonté
» de votre cœur , ne me donnez
» donc ici que le titre de votre
» Bonne ; il suffit à l'affection
» que je vous porte , & m'ap-
» prenez quel nouveau piège on
» a voulu vous tendre. « Quoi-
» que je fusse naturellement dis-
» posée à condescendre aux moin-
» dres volontés de cette chere
» Sœur , je sentis une secrete peine
» à me prêter à ce que sa pruden-
» ce exigeoit de moi : ce tendre
» nom de mere , qu'elle me dé-
» fendoit de lui donner , je le trou-

vai gravé dans mon cœur dans l'instant où elle m'appella sa fille; & les effets de son amitié pour moi m'en représentoient si bien tous les caracteres, que ce ne fut qu'avec une vive douleur que je m'arrachai à l'illusion d'une idée si chere. Je lui obéis cependant, & lui racontai tout ce qui venoit de m'arriver depuis mon départ de Haute-Bruyere: je fus souvent interrompue par ses gémissemens toutes les fois qu'elle m'entendoit prononcer les noms du Comte de Beaubourg ou de Mademoiselle de la Riviere; elle ne pouvoit retenir son indignation, & elle l'exprimoit par les termes les plus forts: j'abrégeai le récit de cette cruelle aventure dont je m'appercevois qu'elle étoit trop vivement touchée;

touchée ; je lui parlai de l'effet qu'elle me sembloit avoir produit dans le cœur de la Marquise de Neuville, des amitiés que j'en avois reçues, & de la promesse que nous nous étions faite mutuellement de nous écrire : cette partie de ma narration calma en quelque façon la colère de ma chere Agathe, & sembla lui avoir fait oublier le reste de mon aventure. « Voyez, » me dit-elle, ma chere Cecile ; » ce que peut le bon exemple, » & quel doit être l'empire de la » vertu sur les cœurs bien nés : » si le retour de cette Dame est » aussi sincere que nous devons » le croire, c'est à vous qu'elle » le doit, & vous devez le re- » garder comme la plus pré- » cieuse récompense que vous

» puissiez jamais recevoir de la
» pureté de vos mœurs & de
» l'innocence de votre conduite.»
Comme je m'apperçus alors que
son ame étoit plus tranquille ,
je profitai de cette circonstance
pour l'engager à prendre quel-
que repos ; sans doute elle s'ima-
gina que j'en avois besoin moi-
même : car elle me dit qu'elle
s'y sentoit plus disposée qu'elle
ne l'avoit encore été , & que je
pouvois me coucher , bien as-
surée , continua-t-elle , qu'elle
n'auroit besoin de rien de toute
la nuit. Je me mis au lit après
qu'elle m'en eut pressée à plus
d'une reprise ; mais ce fut sans
pouvoir m'endormir : je prêtois
une attention si continuelle à ses
moindres mouvemens , que le
sommeil ne put s'emparer de moi.

Plus ma chere Agathe me parut être tranquille , plus j'affectai de l'être moi-même : je l'entendis soupirer deux ou trois fois pendant la nuit ; je me levai aussi souvent pour lui demander doucement si elle n'avoit besoin de rien ; mais je la trouvai toujours profondément endormie, & j'observai même, avec la lumiere que j'avois conservée , qu'il couloit quelques larmes de ses yeux : enfin bien persuadée qu'elle jouissoit d'un sommeil assez paisible , je m'y abandonnai moi-même ; de façon qu'il étoit déjà grand jour quand je fus réveillée par l'arrivée de l'Infirmiere : je me levai sur le champ , & mon premier soin fut d'aller embrasser ma chere Agathe. Le Médecin qui entra quelque tems après , la

trouva si différente de l'état où il l'avoit laissée, qu'il ne put s'empêcher de dire, en me montrant à la Prieure qui étoit venue avec lui : « Je vous l'avois bien dit ,
» Madame ; voilà le remede le
» plus efficace aux maux de votre
» chere Sœur , elle n'a plus be-
» soin de moi : Mademoiselle a
» plus fait en une nuit, que toute
» la Médecine ensemble n'eût
» pû faire. « Je fus sensiblement flattée de ce discours ; mais pour abréger le mien , je dirai simplement que depuis ce moment ma chere Sœur Agathe alla toujours de mieux en mieux , & qu'elle revenoit tous les jours à vûe d'œil. Son Médecin étoit retourné à la Cour de St. Germain , & nous reprîmes bientôt la vie commune. Il y avoit déjà

long-tems que je n'avois reçu de lettres du Chevalier de Beaubourg : je le sçavois en mer , & cela augmentoit d'autant plus mes inquiétudes ; ma chere Agathe étoit ma confidente , elle employoit toute sa raison pour les calmer : elle me conseilla de lui écrire dès qu'elle fut assez forte pour être censée dans la Communauté l'avoir pû faire elle-même. Je mandai au Chevalier tout le détail de mon aventure ; il étoit trop éloigné pour que je craignisse rien des transports qu'elle pourroit lui inspirer contre son frere , & d'ailleurs je lui avois si bien promis d'être sincere sur tout ce qui pourroit me regarder , que je me ferois fait un crime de lui cacher rien de ce qui pouvoit avoir quel-

que rapport à moi. Il y avoit quelques jours que cette lettre étoit partie, quand j'en reçus une de la Marquise de Neuville. Je ne parle ici du commerce qui s'établit entre nous, que pour prévenir mes Lecteurs sur une liaison qui contribua dans la suite à l'un des plus heureux événemens de ma vie. Cette Dame, que je crois par la même raison devoir faire connoître, n'avoit tout au plus que vingt-cinq ans; elle étoit restée veuve & sans enfans à l'âge de vingt-deux: elle étoit née d'une famille de finance, & avoit épousé le Marquis de Neuville, homme d'une condition distinguée; elle lui avoit apporté de grands biens, ainsi elle étoit demeurée fort riche. Sa figure & sa taille étoient éga-

lement nobles , la beauté & la juste proportion de tous ses traits en faisoient une belle personne ; mais il résultoit de leur caractère & de leur accord une physionomie si intéressante, qu'elle n'avoit pas besoin d'être aussi belle quelle l'étoit pour plaire. Son esprit étoit tout à la fois naïf , adroit & délicat ; elle étoit avec cela vive & enjouée , peut-être jusqu'à l'étourderie cependant capable de réflexion , lorsque , moins entraînée par la dissipation du monde , elle avoit le tems de rentrer en elle même. J'ai éprouvé dans la suite la solidité de son cœur dans l'amitié. On pouvoit sans doute lui reprocher alors un peu trop d'envie de plaire à tout le monde , & peut-être ne lui manquoit-il

pour le mériter, que de s'attacher sincèrement elle-même à quelqu'une de ces ames vertueuses que le sentiment seul est digne de fixer, & qui sont capables d'en donner elles-mêmes l'exemple : au reste ferme & courageuse plus qu'il n'appartient à notre sexe ; elle aimoit, & étoit capable de protéger la vertu contre les plus chers intérêts de ses passions. Je trace ici ce portrait de la Marquise de Neuville d'après des idées plus mûres que celles que j'avois alors, & telles que l'expérience du monde me les a fournies dans la suite : les lettres que je lui écrivois en réponse des siennes, demandoient aussi d'autres lumieres que les miennes, pour les rendre propres à l'effet que j'en desirois, c'est-à-

dire, utiles à sa conduite dans les différentes confidences qu'elle daignoit me faire : aussi eus-je attention de prier ma chere Soeur Agathe de me conduire dans un commerce si délicat pour une personne de mon âge, & la sagesse des conseils qu'elle faisoit passer par mon canal à la Marquise, fit auprès d'elle tant d'honneur à mon esprit & à mon cœur, qu'elle conçut pour moi l'amitié la plus tendre & la plus confiante. Je fus d'autant plus sensible à cette espece de conquête, que la Comtesse de Beaubourg sembloit m'avoir absolument oubliée, & que je trouvois cette perte bien réparée par l'acquisition que j'avois faite du cœur de la Marquise. On aura la bonté de me passer cette courte di-

gressif sur le compte de la Marquise de Neuville; je reprends le fil de mes Mémoires.

Depuis mon retour à Haute-Bruyere, & la convalescence de ma chere Sœur Agathe, je passai près de quatre mois avec plus de tranquillité que je n'avois encore fait depuis la mort du Commandeur de Beaubourg : j'étois entrée dans ma seizième année; il y avoit près de dix mois que j'étois dans le couvent, & l'on commençoit à sonder mon cœur sur la vocation que j'avois marquée pour la retraite; comme je n'avois jamais pris cette résolution, ni avec une entière liberté d'esprit, ni avec un goût décidé pour la solitude, j'avoue que les tentatives qu'on fit pour m'engager à m'y déterminer, me dés-

plurent fort. J'avois crû à la vérité ce parti nécessaire à mon repos dans le tems que le Chevalier de Beaubourg m'avoit paru inconstant, & depuis lorsque j'avois crainit que l'état & la naissance de ma prétendue mere dût mettre un éternel obstacle à notre union. Mais cet obstacle ne subsistoit plus : je pouvois livrer mon imagination aux chimères les plus flatteuses ; & toutes les lettres que je recevois du Chevalier m'avoient si bien persuadée de la constance & de la solidité de ses sentimens , que je n'osois imaginer même qu'il me fût permis de tromper ses espérances. Je craignois surtout que ce ne fût la Sœur Agathe qui me procurât elle-même ces avertissemens, en me les faisant donner

adroitement par la maîtresse des Novices; je n'avois pas la force de m'en ouvrir à elle, par la peur que j'avois qu'elle n'employât tout l'empire qu'elle avoit sur moi pour m'engager à suivre des avis qui me faisoient frémir: j'en devins plus réservée avec elle; elle s'en apperçut, & je vis bien qu'elle en gémissoit en secret; mais enfin les sollicitations qu'on me faisoit devinrent si fortes & si pressantes, & je comptois toujours à tel point sur sa tendresse, que je résolus d'y avoir recours.

Ce fut au sortir d'une conversation que j'avois eue avec la maîtresse des Novices: celle-ci après avoir employé pour m'engager tout ce qu'elle trouvoit sans doute de doux & d'at-

trayant dans la vie religieuse , après en avoir fait un parallele effrayant avec les dangers de la vie tumultueuse des femmes du monde , voyant que je gardois un profond & morne silence , me reprocha la dureté de mon cœur d'une façon si austère que j'en fus vivement touchée : je voulus lui remontrer que le tems d'épreuve qu'on m'avoit accordé n'étant pas fini , je ne croyois pas devoir le prévenir pour avoir peut-être dans la suite à me repentir d'avoir pris trop légèrement un parti sur lequel je croyois qu'on ne pouvoit trop méditer ; elle m'avoit quittée , en me disant avec aigreur , que puisque j'étois sourde aux avertissemens que le ciel me donnoit par sa voix , il falloit que mon ame endurcie fût du

134 MEMOIRE
nombre de celles qui étoient ré-
prouvées. Cet effroyable pronos-
tic m'avoit fait trembler, & j'a-
vois les yeux baignés de larmes,
lorsque j'allai trouver ma chere
Agathe : je lui exposai dans l'a-
mertume de mon cœur ce qui
venoit de se passer entre cette Re-
ligieuse & moi, & j'osai lui deman-
der avec naïveté si elle avoit part
à la persécution que j'avois é-
prouvée depuis quelque temps de
la part de cette Dame. » Non,
» ma chere Cecile, me dit-elle ;
» & j'ose vous assurer que Ma-
» dame la Prieure elle-même
» blamera ce zèle indiscret : ce
» n'est pas par les voies de la
» séduction ni par celles de la
» crainte, qu'elle entend qu'on
» s'emploie à attirer de jeunes
» ames dans son cloître ; c'est

des mains de Dieu même
qu'elle veut les recevoir : j'ai
souvent été sollicitée comme
vous, & j'ai toujours trouvé
dans celles qui ont gouverné
ce Monastere le même esprit
de sagesse & de désintéresse-
ment, pour n'admettre dans
cette maison que celles qu'el-
les ont pû juger y être volon-
tairement & saintement con-
duites par un attrait particu-
lier de la grace. Consolez-
vous donc, ma chere Cecile ;
& si vous voulez vous mettre
à l'abri des poursuites de cette
bonne Dame, adressez-vous
à notre digne Prieure, & sans
blâmer le zèle de la maîtref-
se des Novices, exposez-lui
seulement que vous ne vous
sentez pas encore les disposi-

» tions intérieures que vous
 » croyez nécessaires pour em-
 » brasser sans de plus sérieuses
 » réflexions le parti que cette
 » bonne mere vous presse de
 » prendre : croyez moi, vous au-
 » rez lieu d'en être contente.»

Le discours de la sœur Agathe
 rendit le calme à mon cœur ;
 je suivis son conseil, & la Prieu-
 re me tint exactement tout ce
 que cette chere sœur m'avoit
 promis. Rien ne s'opposa plus
 alors à la douceur de ma vie ;
 je jouissois dans le repos de tou-
 te la tendresse d'une amie qui
 par ses services & par ses con-
 seils me devenoit tous les jours
 & plus utile & plus chere ; j'en-
 tretenois un commerce aimable
 avec la Marquise de Neuville,
 & si que lqu'inquiétude venoit

de tems en tems troubler ma tranquillité, j'étois sûre qu'une lettre du Chevalier m'en payeroit avec usure.

Je touche à un des momens des plus intéressans de ma vie; mais avant d'y entrer, il est à propos qu'on se rappelle la dangereuse maladie de la sœur Agathe. J'ai dit que le médecin du Roi d'Angleterre ne l'avoit point quittée jusqu'à son entier rétablissement. Quelque tems après qu'il fut retourné à Saint Germain, le Comte de Midleton qui, tout Protestant qu'il étoit, étoit demeuré fidele au Roi Jacques, vint deux ou trois fois voir la sœur Agathe à Haute-Bruyere. Ces visites augmentèrent la considération qu'on avoit pour elle; mais en même tems

elles éveillèrent ma curiosité. Ce Comte voyoit aussi la Prieure ; mais il restoit ordinairement deux heures entières tête à tête avec la sœur Agathe : cela me fit penser , comme à toutes les Religieuses, que cette sœur étoit une personne extraordinaire , & j'avoue que je mourois d'envie de savoir par quel intérêt elle étoit liée avec ce Seigneur ; mais comme elle affectoit de ne point me parler de lui , je n'osai lui faire sur cela aucunes questions. Enfin au commencement du mois de Septembre Monsieur de Schelton , autre Anglois attaché au Roi Jacques , vint avec un carrosse de ce Prince pour prendre ma chere sœur Agathe , & pour la conduire à Saint Germain. Je ne puis exprimer quel

les furent mes allarmes ; je crus que j'allois être séparée d'elle pour jamais : elle eut pitié de l'état où elle me vit ; il sembloit en effet qu'on m'arrachoit l'ame. Mes larmes la pénétrèrent au point , qu'elle ne put s'empêcher d'en verser elle-même Ma
» chere Cecile , me dit - elle en
» m'embrassant avec tendresse...
» ne vous allarmez point ; le
» voyage que je fais est peut-
» être nécessaire à notre com-
» mun bonheur , & il ne sera
» pas long. » Elle n'eut pas la
force de me rien dire de plus ,
& me laissa aussi désespérée que
si j'avois été certaine de la per-
dre pour toujours : le peu de
mots qu'elle m'avoit dit en par-
tant , me furent cependant d'un
grand secours dans mon afflic-

tion. M. de Schelton nous avoit appris , que le Roi d'Angleterre étoit tombé depuis quelques jours dans des foiblesses qui paroissent annoncer sa fin prochaine ; dans ces circonstances il avoit voulu voir la sœur Agathe : je me persuadai que cette Sœur devoit être une personne considérable de la Cour d'Angleterre , puisque ce Prince demandoit à l'entretenir dans ces derniers momens ; & me rappelant alors ce qu'elle venoit de me dire , j'en concevois les plus douces espérances : je me flatois qu'elle alloit être sans doute rétablie dans les honneurs dûs à sa naissance ; mon peu d'expérience & de connoissance des affaires du monde me laissoit penser qu'un Roi, tout exilé qu'il

étoit, pouvoit les lui rendre, & je croyois avoir raison de compter que sa tendre amitié me les feroit partager. Si la Sœur Agathe fit évanouir à son retour ces idées de grandeur dont je m'étois flatée pour elle, elle m'apprit au moins que je ne m'étois pas trompée sur ses sentimens; elle nous apporta la nouvelle de l'extrémité où étoit le Roi Jacques: la Communauté fit des prières, que ce Prince avoit engagé la Sœur Agathe à demander pour lui; & peu de jours après nous apprîmes sa mort. L'affliction de cette chere Sœur fut si douloureuse & si amere, que comme c'étoit particulièrement dans mon sein qu'elle se plaisoit à la répandre, il me fut aisé de ju-

ger qu'avec les sentimens de la douleur commune elle en avoit de personnels, qui ne pouvoient lui être inspirés que par un intérêt bien tendre, ou bien essentiel à l'état présent de ses affaires. J'étois si pénétrée moi-même de sa triste situation, que je ne pouvois que gémir & m'affliger avec elle : je cherchois envain dans les foibles ressources de mon esprit des motifs de consolation pour calmer une tristesse qui me paroissoit si vive & si pressante ; j'ignorois la nature & l'étendue des maux que je m'efforçois de soulager. Cette réflexion & l'inutilité de mes soins me rendit moins timide : j'osai reprocher à ma chère Sœur Agathe qu'elle n'avoit point autant de confiance en

moi qu'elle m'avoit forcée d'en prendre en elle ; je lui demandai en grace de ne me point ouvrir son cœur à demi : l'expérience que j'avois faite du soulagement de mes peines par la part que je l'avois mise en état d'y prendre, me rendit plus pressante encore ; & je puis me rendre cette justice, que la curiosité n'avoit alors nulle part à mon empressement : il ne m'étoit inspiré que par ma tendresse.

» Que demandez-vous, ma
» chere Cecile, me dit la sœur
» Agathe ? Le récit que vous
» exigez de moi, ne peut qu'au-
» gmenter mes douleurs, & ren-
» dre plus sensible encore l'im-
» pression qu'elles font sur vous.
» Si j'avois crû qu'une confiden-

» ce de cette nature eût dû
» contribuer à votre bonheur,
» je n'aurois pas attendu si tard
» à vous la faire ; mais non,
» ma chere Cecile : je connois
» la bonté de votre cœur , vous
» en seriez moins heureuse ; de
» grace dispensez - moi de vous
» dire des choses qui doivent
» éternellement rester ensevelies,
» si le sort ne cesse point de me
» persécuter : je ne pourrois
» vous les découvrir sans me
» trahir peut-être moi-même
» sur les intérêts de personnes
» qui me sont cheres. Ne
» croyez pas , je vous prie , que
» ce soit le défaut de confian-
» ce qui me force à me taire ;
» un jour viendra peut-être
» que vous avouerez que vous
» n'aviez à me reprocher qu'un
» excès

» excès de délicatesse, dont vo-
 » tre tranquillité est le seul ob-
 » jet. »

J'insistai envain : l'heure qui nous obligea de nous séparer, autorisa encore la discrétion de la Sœur Agathe : dans le moment que j'étois peut-être sur le point de vaincre sa résistance ; mais ce qu'elle venoit de me dire, bien loin de me faire départir de mon projet, donna de nouvelles armes à ma tendresse : je me reprochai que sans doute ma sensibilité pour ma chère Agathe n'étoit pas au point, où la connoissance de ses malheurs devoit la faire parvenir, puisqu'elle craignoit de me les apprendre ; je regardai sa retenue & cette délicatesse dont elle m'a-voit parlé, comme un vol qu'elle

faisoit à mon cœur : c'étoit en effet lui dérober les seules richesses qu'il connût, que de lui refuser une nouvelle source de sentimens.

Je me proposai donc de ne pas laisser échapper la première occasion que j'aurois de m'entretenir avec ma chere Agathe, pour lui arracher un secret que je me repentois d'avoir respecté trop long-tems : elle ne tarda pas à s'offrir ; & dès le lendemain j'allai la trouver dans un de ces momens, où elle avoit coutume de se retirer seule pendant quelques heures, ce qu'elle faisoit encore plus assiduellement depuis son retour de St. Germain.

» Eh bien, ma chere bonne,
» lui dis-je Serez-vous tou-

» jours triste & inexorable? re-
 » fuferez-vous à mon cœur de
 » lui faire mieux connoître l'ob-
 » jet de fa tendre amitié? Elle
 voulut en vain m'opposer de nou-
 velles raisons pour s'en défen-
 dre; en vain elle employa le sou-
 venir de ce qui m'étoit le plus
 cher au monde, pour me distraire
 du projet qui m'avoit conduite
 chez elle: mon obstination, ou
 plutôt ma persécution fut si
 forte, qu'elle consentit enfin à
 se rendre en partie à ce que je
 desirois de sa complaisance.

» A quoi m'exposez-vous, ma-
 » chere Cecile, me dit-elle? vous
 » voulez donc que je vous ré-
 » vèle des choses que j'avois fait
 » vœu de tenir éternellement ca-
 » chées, & qui feroient demeu-
 » rées dans un entier oubli, si

» ma dernière maladie ne m'a-
» voit réduite à craindre une
» mort prochaine. Dans cet
» état, j'ai crû devoir confier
» mon sort au Médecin de no-
» tre feu Roi. Dieu m'est té-
» moin que je n'ai été portée
» à me faire connoître à lui, ni
» par une sotte vanité, ni par
» le mouvement d'aucun inté-
» rêt personnel; ç'en est un plus
» tendre qui m'avoit guidée
» dans la confiance que j'ai
» crû lui devoir faire. Au reste,
» ma chère Cecile, puisqu'il
» m'est impossible de vous re-
» fuser, j'exige au moins de vous
» que vous ne portiez point vo-
» tre curiosité au-delà des cho-
» ses qu'il m'est permis de vous
» apprendre; je vous en dirai
» assez pour vous faire connoître

» tre ce que j'ai été, & pour
» vous engager à me plaindre :
» cela doit vous suffire pour le
» présent, ma chere Cecile ; si
» les bontés que notre Monar-
» que a eues pour moi avant
» sa mort, ont un jour leur ef-
» fet, je pourrai vous faire une
» confiance plus entiere. » J'ac-
» ceptai ses conditions, & m'étant
» assise auprès d'elle, je l'écoutai
» avec trop d'attention pour avoir
» jamais perdu le souvenir des dis-
» cours qu'elle me tint.



HISTOIRE
de la Sœur Agathe.

JE suis née en Angleterre dans la huitième année du rétablissement du Roi Charles II. sur son Trône, & d'une famille, j'ose le dire, aussi illustre que malheureuse. Milord Carington, mon pere, y tient encore aujourd'hui un rang considérable, ainsi que mon frere qui est plus jeune que moi de quelques années; nous avons été l'un & l'autre élevés dans les erreurs de Calvin, & mon pere malgré son zèle ardent pour le Calvinisme qu'il a toujours appelé la religion de ses peres, n'en fut pas moins at-

taché au Roi Charles, tant qu'il a vécu, quoiqu'il fût persuadé que ce Prince étoit Catholique en secret. Le Duc de Montmouth, l'auteur de toutes nos disgraces, étoit fils naturel du Roi Charles; mon frere avoit été placé fort jeune auprès de lui: le Duc dont le caractère étoit entreprenant, & qui se flatoit de pouvoir régner un jour, mit enfin le Roi son pere dans la nécessité de publier une proclamation contre lui pour le faire arrêter: mon pere eut assez de crédit pour remettre ce fils ambitieux en grace avec son pere; mais il jouit peu de cette faveur, de nouveaux excès le firent bannir de la Cour: mon frere qui lui étoit attaché, le suivit en Hollande où il se retira; & mon

pere qui s'étoit malheureusement lié avec cet esprit factieux, fut encore contraint par des raisons plus fortes d'épouser ses intérêts à la mort du Roi Charles. A peine le Roi Jacques II. que nous venons de perdre, fut-il proclamé pour régner après son frere, que le Duc de Montmouth fit une invasion en Angleterre, poussé à cette entreprise par le Comte d'Argile, auquel ma famille étoit liée par les nœuds du sang, & plus encore par ceux de l'amitié.

Le zèle aveugle de mon pere pour sa secte, la confiance du Duc, l'intimité qui étoit entre lui & le Comte d'Argile, la profession publique que Jacques venoit de faire de la Religion Catholique, tout s'arma dans le

cœur de celui qui m'avoit donné la naissance contre la fidélité qu'il devoit à son Roi ; il entra donc dans le projet injuste & téméraire de détrôner son légitime Souverain pour faire couronner un usurpateur : vous sçavez peut-être, ma chere Cecile, le peu de succès qu'eut cette sédition criminelle ; trois mois se passerent à peine depuis qu'elle avoit été formée, jusqu'au moment qui la vit s'éteindre par l'exécution de ses coupables chefs. Le Comte d'Argile le fut le premier à Edimbourg, capitale d'Écosse ; & le Duc de Montmouth ne tarda pas à l'être lui-même à Londres. Vous serez étonnée sans doute que dans le tems même de ces sanglantes catastrophes, je fusse restée à Londres

avec ma mere ? Le grand attachement qu'elle avoit pour son mari auroit dû faire trouver sa conduite extraordinaire ; mais il s'en falloit bien qu'elle participât à ses injustes projets : née d'un sang trop dévoué à son Roi, elle ne put consentir à abandonner la Cour, pour suivre mon pere dans les criminelles démarches dont elle déplorait en secret l'injustice ; elle n'étoit déjà que trop touchée de voir que mon frere y fût engagé : elle eut donc assez de courage , malgré toute sa tendresse , pour résister aux sollicitations de mon pere. Mais ce qu'elle n'avoit pas voulu faire dans le tems qu'il se préparoit, disoit-il, un sort glorieux par les illégitimes conquêtes qu'il méditoit, elle osa l'en-

treprendre pour lui sauver la vie, & pour l'accompagner dans l'exil qu'il fut obligé de s'imposer à lui-même. Comme c'est ici que commence l'histoire de mes malheurs particuliers, je dois avant toutes choses vous prévenir sur un point essentiel à mon histoire. Non seulement ma mere ne m'avoit jamais paru aussi ennemie de la Religion Catholique que mon pere; elle m'en parloit même souvent avec précaution à la vérité, mais pourtant avec assez de confiance pour me laisser juger qu'elle l'estimoit au fond de son cœur: cependant élevée dans le Calvinisme, elle en faisoit profession; & je n'ai jamais douté que son amour pour mon pere ne l'y retint plus que ses propres lumieres.

Après cela , ma chere Cecile ,
permettez-moi de reprendre les
choses d'un peu plus haut.

Dès que Jacques II. fut cou-
ronné Roi d'Angleterre , plu-
sieurs François , gens de qualité ,
qui l'avoient connu en France ,
profiterent de l'Ambassade du
Maréchal de Lorges que Louis
XIV. avoit envoyé pour le com-
plimenter sur son avènement à
la couronne , pour venir eux-mê-
mes l'en féliciter à la Cour de
Londres. Le Comte de Limeuil
y étoit arrivé quelque tems avant
le Maréchal , & n'eut bien-tôt
plus d'autre maison que la sien-
ne. Le Comte étoit sans contre-
dit le mieux fait & le plus ai-
mable de tous ceux que le désir
de voir l'Angleterre avoit ame-
nés à la suite du Maréchal : hé-

las , au moment que je vous parle , ma chere Cecile , tous ses traits me sont encore présens. Je n'avois que dix-sept ans alors , & le Comte en avoit à peine vingt-deux ; nous nous voyons tous les jours chez la Reine : les louanges du Comte , ou peut-être sa galanterie toute seule , ainsi qu'il n'est que trop ordinaire à ceux de sa nation , me fit sans doute illusion ; mais hélas ! il me persuada si bien de l'effet de mes prétendus charmes sur son cœur , qu'il fit une impression bien vive & bien dangereuse sur le mien , & je crus alors pouvoir compter également sur l'ardeur & sur la sincérité des sentimens qu'il marquoit avoir pour moi. Il avoit déjà trouvé le moyen de me parler plus d'une fois de sa

158 MEMOIRES
passion, sans que j'eusse jamais
voulu faire semblant de l'enten-
dre: enfin un soir qu'on jouoit
chez la Reine, & que ma mere
étoit occupée au jeu, il se plai-
gnit à moi, d'une façon si tendre
& si soumise du mépris dont il
m'accusoit de payer son amour,
que je crus pouvoir l'affurer, sans
me compromettre, que j'étois
fort éloignée de mépriser les sen-
timens qu'il prenoit pour moi,
& que je m'en serois même te-
nue honorée, s'ils avoient eu l'a-
veu de mes parens. Mon pere &
mon frere étoient absens, comme
je vous l'ai dit, & tous deux enga-
gés dans la faction du Comte
d'Argile en faveur du Duc de
Montmouth; je n'avois à Lon-
dres que ma mere à qui le Comte
de Limeuil pût s'adresser: il me

demanda la permission de le faire; & dès le soir même il prit le prétexte de lui donner la main jusqu'à son équipage, pour avoir occasion d'en obtenir la liberté de venir nous voir: elle lui fut accordée, & il ne tarda pas à en profiter; il s'ouvrit à ma mere des desseins qu'il avoit pour moi: sa proposition fut écoutée avec politesse, & reçue avec reconnaissance. Ma mere me déclara elle-même en particulier que l'alliance du Comte, dans les circonstances où elle se trouvoit, nous seroit peut-être une ressource nécessaire pour nous assurer une retraite en France, dont mon pere lui-même seroit trop heureux de pouvoir profiter, si le Duc de Montmouth venoit à échouer dans son entreprise.

comme nous devions l'espérer. Cette partie de sa prédiction ne tarda pas à s'accomplir : nous apprimes coup sur coup la défaite du Comte d'Argile, son exécution & l'entière déroute du Duc, qui deux jours après la bataille qu'il venoit de perdre, fut trouvé caché dans un fossé, arrêté & conduit à la Tour de Londres : il n'y fut pas longtems, sans payer lui-même de sa tête le crime qu'il avoit commis ; & ce ne fut qu'après avoir signé un acte, par lequel il déclaroit qu'il n'y avoit jamais eu de Mariage légitime entre le Roi Charles & sa mere. Après ce grand exemple de la sévérité du Roi Jacques contre la témérité des coupables, il établit des Juges, auxquels il ordonna de faire les

plus rigoureuses recherches des complices du Duc , & d'en faire une punition exemplaire. Vous sentez , ma chere Cecile , dans quelle affreuse inquiétude une pareille commission, confiée à des hommes cruels dut nous jeter ma mere & moi par rapport à mon pere & à mon frere même , quoique celui-ci fût resté en Hollande à cause de sa grande jeunesse : mon pere avoit eu le bonheur d'échaper aux armes du Roi , & à la recherche exacte qu'on faisoit de tous les partisans du Duc ; mais ma mere & moi nous n'avions pas moins lieu de craindre , qu'il ne tombât enfin dans les mains de ceux qui étoient dépositaires de la vengeance publique : jugez combien notre terreur dut s'augmenter , lors-

que ma mere appprit , par un billet de son mari , qu'il avoit osé venir déguisé dans la ville même de Londres , & qu'il s'y tenoit caché dans la maison d'une femme nommée Elizabeth Gaunt , chez laquelle il pressoit ma mere de venir le trouver seule. Ma mere comptoit trop sur ma discrétion & sur l'intérêt que j'avois à garder le silence , pour me cacher ce secret ; & comme nous avions coutume d'aller plus assiduellement que jamais à la Cour , ma mere m'ordonna de m'y rendre & de l'y excuser sous le prétexte de quelque indisposition , tandis que se déguisant elle-même , elle iroit au rendez-vous que mon pere lui faisoit donner.

Quoique j'eusse été déjà quel-

quefois seule chez la Reine, je sentis une horreur secrète en exécutant l'ordre que ma mere m'avoit donné de m'y rendre : un petit accident, qui arriva à son équipage en m'y conduisant, me retarda, & me causa un nouveau trouble. Je ne pus m'empêcher de le regarder comme un pronostic fâcheux ; cependant ma crainte se dissipa par l'accueil que la Reine daigna me faire. Elle me demanda pourquoi ma mere ne m'avoit pas accompagnée : je lui répondis, comme nous en étions convenues, qu'elle s'étoit trouvée mal, & avoit été obligée de se mettre au lit. » Hélas ! me dit cette » Princesse avec bonté : car elle en avoit toujours eu beaucoup pour ma mere & pour moi. . . .

» je connois le bon cœur de Mi-
» leidy ; la pauvre Dame est bien
» pardonnable d'avoir des cha-
» grins au milieu de l'allégresse
» publique , & je vous assure que
» je la plains «. Ce discours de la
Reine me fit verser quelques lar-
mes : elle s'en apperçut ; & me
donnant sa main que je baisai ,
elle continua de me parler ainsi :
» Consoles-toi , ma chere fille ,
» ton attachement m'est con-
» nu , & je ne t'abandonnerai
» point «. Je n'osai repliquer : el-
le se leva , & l'on commença les
parties de jeu dont j'étois ordi-
nairement dispensée. Il y avoit
près de deux heures que j'étois
chez la Reine , étonnée de n'y
point voir le Comte de Limeuil ,
& j'étois sur le point de retour-
ner chez moi , quand je le vis ar-

river d'un air qui me parut agité : il eut pourtant assez de prudence pour faire d'abord sa cour à la Reine ; mais comme elle étoit occupée d'une grosse partie, il eut bientôt la liberté de venir me joindre. » Mademoiselle, me dit-il en secret, ne restez pas ici plus long tems ; j'ai des choses de la dernière conséquence à vous apprendre, & je vais vous suivre. « Vous imaginez bien, ma chère Cecile, en quelle horreur me jeta ce discours : je m'approchai sur le champ de la Reine, pour lui demander la permission de retourner auprès de ma mère. » Cela est trop juste, me dit cette Princesse : allez, ma fille ; & vous, Monsieur le Comte, poursuivit-elle en s'a-

dressant au Comte de Limeuil qu'elle apperçut , & dont elle connoissoit l'attachement pour moi , » puisque vous ne faites » rien, conduisez Mademoiselle. Il me donna la main , & je partis tremblante. » Qu'avez-vous à » m'apprendre , Monsieur , lui » dis-je , & quel malheur venez- » vous donc m'annoncer..... » Un cruel , me répondit-il ; » Monsieur votre pere est à Lon- » dres , on le sçait : le Roi vient » de donner les ordres les plus » séveres pour le faire arrêter ; » je viens d'en être trop infor- » mé : gardez-vous , Mademoi- » selle, de retourner à son hôtel. » Hélas ! il y va peut-être de vo- » tre vie : acceptez l'asyle que je » m'expose à vous offrir ; ren- » voyez votre carrosse , & vous

» laissez conduire par mes gens :
» ce ne fera pas chez le Maré-
» chal qu'on viendra vous cher-
» cher ; & j'ai tout disposé pour
» que vous y foyez en sûreté... «
Je voulus résister à une propo-
sition si étrange ; mais le Comte
ne me donna pas le tems de la
combattre... » Vous me per-
» dez, Mademoiselle, & vous
» vous perdez vous-même, con-
» tinua-t'il, si vous ne profitez
» de cet instant : la délibération
» est inutile ; & je suis résolu à
» me perdre pour vous, si vous
» ne consentez au seul parti qui
» peut nous sauver tous deux. «
L'état où je me trouvai 'étoit
trop violent pour me permettre
aucune réflexion ; le Comte m'é-
toit cher sans doute , & pour-
quoi ne l'avouerois-je pas ? Son

danger eut peut-être plus de part que mes autres craintes ; je ne dirai pas à ma résolution , car j'étois incapable d'en former aucune , mais au peu d'opposition que j'apportai à la sienne : il fallut donc me soumettre au parti qu'il me propofoit , comme nécessaire , & comme l'unique qui me restât à prendre. Il me dit qu'il étoit à propos qu'il retournât à la Cour auprès de la Reine , tant pour ôter tout soupçon , que pour être mieux informé de ce qui se passeroit , & me promit qu'il ne tarderoit pas à venir m'en rendre compte ; suivant son conseil , je montai d'abord dans mon carrosse ; mais à cent pas de la Cour , j'en descendis , & pris une chaise qui me conduisit à l'Hôtel du Maréchal de Lorges.

Lorges : j'y entrai voilée , comme le Comte me l'avoit recommandé , & je fus conduite dans un appartement secret & éloigné dont il pouvoit disposer , suivant les ordres qu'il en avoit donnés ; on m'enferma sans lumières dans une chambre , où j'eus enfin le tems de faire les plus cruelles réflexions. La première idée qui vint se présenter à mon esprit , ce fut celle du péril de mon pere & de ma mere elle-même : je sçavois que son amour l'avoit fait voler auprès de lui ; j'accusois d'imprudence un mouvement de tendresse qui avoit pû servir à le faire reconnoître , & qui les envelopperoit tous deux dans une disgrâce certaine : je me reprochai alors le soin que j'avois pris de mes jours,

en acceptant l'asile que le Comte m'avoit offert ; moins sensible à la honte qu'une telle retraite pouvoit répandre sur ma vie , j'en trouvois assez dans ce que la crainte qu'on m'avoit inspirée pour moi-même me faisoit faire , & je croyois mon honneur plus blessé par cette espece d'abandon des miens , que par la démarche inconsiderée dans laquelle je m'étois laissée entraîner. Cette pensée accablante me fit tenter de sortir de la chambre où l'on m'avoit laissée ; mais ce fut envain : j'étois prête à employer le bruit & la force pour obliger les gens du Comte à m'ouvrir ; mais je l'avouerai à ma honte , l'image terrible d'une mort ignominieuse , à laquelle j'allois peut-être m'exposer en

me livrant aux ennemis de mon pere , m'effraya & me retint : je trouvai même une espece de consolation dans la violence qu'on faisoit aux mouvemens de ma tendresse pour mes parens ; je me fis illusion jusqu'à ce point , que je croyois rendre justice à mes sentimens , en me disant à moi-même que s'ils eussent été en liberté , j'aurois eu le courage d'affronter toutes sortes de périls , pour aller partager ceux de ma malheureuse famille. Je me flatois sans doute ; & je crois, ma chere Cecile , que l'amour de la vie est un sentiment trop naturel & trop fort en nous, pour ne pas avouer qu'il fut peut-être le motif secret qui suspendit mes efforts , & me fit attendre avec moins d'impac-

tience le retour du Comte de Limeuil. Je l'attendis long-tems uniquement occupée de mes larmes & de mes douloureuses pensées ; il étoit même assez avant dans la nuit, lorsque le Comte vint enfin me trouver. Il entra seul dans la chambre où j'étois ; la consternation étoit peinte sur son visage , quoiqu'il parût fort échauffé & dans le désordre d'un homme qui s'est donné de grands mouvemens. » Eh-bien, » Monsieur , lui dis-je , est-ce la » mort que vous m'apportez ? » Non, Mademoiselle , me répondit-il, j'ai des malheurs à » vous apprendre sans doute ; » mais les jours de Monsieur » votre pere & ceux de Madame » me votre mere font en sûreté. » A ces mots, ma chere Ce-

cile , j'oubliai tout jusqu'à la bienféance ; le transport de ma joie fut tel , que fans aucun égard pour moi-même , j'embrassai le Comte avec une tendresse extrême : » Ah , mon cher » Comte , lui dis-je s'il n'y » a plus à craindre que pour » moi , je suis trop heureuse ; » laissez-là mes propres mal- » heurs, & me dites par quel heu- » reux hazard mon pere & ma » mere sont hors du péril qui » les menaçoit Je vais » vous l'apprendre , Mademoi- » selle ; mais permettez , con- » tinua le Comte , pour que je » puisse vous instruire en liber- » té & par ordre de tout ce qui » s'est passé depuis que vous êtes » sortie de chez la Reine , que » je vous sollicite de prendre

« quelque nourriture & même
» quelques heures de repos :
» vous devez avoir besoin de
» l'un & de l'autre , & vous ne
» devez plus songer à quitter
» l'asile que j'ai été assez heu-
» reux de pouvoir vous offrir ,
» que pour en accepter un plus
» sûr dans ma patrie..... Non,
» Monsieur; le seul secours, dont
» j'aye actuellement besoin , lui
» dis-je , c'est d'être exactement
» informée que mon pere &
» ma mere sont absolument
» hors de danger : à l'égard de
» la retraite que vous m'offrez
» en France , je n'ai rien à vous
» répondre sur cet article , que
» je ne sçache en quel lieu je
» pourrai rejoindre mes pa-
» rents , ou que je n'aye reçu
» d'eux des ordres qui sont &

» qui doivent être les loix de
 » toutes mes démarches ; je n'en
 » sens pas moins tout ce que je
 » vous dois , & » Le Comte
 ne me donna pas le tems d'a-
 chever. » Mademoiselle , inter-
 » rompit-il , ce que je vous pro-
 » pose est conforme à ces loix
 » qui me sont & me seront tou-
 » jours aussi respectables qu'à
 » vous-même , & ce que j'ai à
 » vous apprendre va peut-être
 » vous prouver que ce parti
 » vous devient nécessaire
 » Voyons donc lui dis-je. » Je lui
 prêtai attention & le Comte
 me parla ainsi.

» Aussi-tôt que je vous ai eu
 » quittée, Mademoiselle, j'ai re-
 » tourné chez la Reine : elle m'a
 » d'abord plaisanté sur ce que
 » je n'avois pas eu la politesse

» de vous conduire jusques chez
» vous ; comme vous sçavez
» qu'elle me badine quelquefois
» sur la passion que j'ai marquée
» pour vous, elle m'a reproché
» de n'avoir pas sçû me préva-
» loir des ordres qu'elle m'avoit
» donnés, pour avoir occasion
» de vous entretenir plus long-
» tems. J'étois si charmé de lui
» voir prendre le change sur ce
» qui venoit de se passer, que
» j'ai osé lui dire avec un air
» d'entiere liberté, que je mé-
» ritois peu le reproche d'une
» faute dont j'aurois été assez
» puni, si le desir de lui faire ma-
» cour ne me l'avoit fait com-
» mettre : je me suis tenu quel-
» que tems près de cette Prin-
» cesse, & me suis intéressé au
» jeu, comme si je n'eusse eu

» alors en tête d'autre occupa-
» tion que celle du gain confi-
» dérable que j'ai fait en divers
» paris, quoique j'attendisse avec
» impatience la fin de toutes les
» parties pour avoir occasion de
» me retirer : dans ce moment,
» le Roi est entré dans l'appar-
» tement de la Reine ; & après
» avoir examiné tous ceux qui
» y étoient, il a demandé si Ma-
» dame votre mere & vous n'y
» aviez point paru. La Reine a
» répondu qu'elle vous avoit
» vûe, mais que vous étiez re-
» tournée près de votre mere
» qui étoit incommodée : à ce
» discours le Roi a dit quelques
» mots en particulier à la Reine ;
» elle s'est levée pour le suivre
» dans un cabinet, & m'a dit de
» ne pas m'éloigner, qu'elle au-

„ roit tout-à-l'heure quelque
„ chose à me dire : il m'a fallu
„ rester , malgré l'impatience
„ que j'avois de venir vous re-
„ joindre. Enfin le Roi est sorti ,
„ & la Reine a ordonné qu'on
„ me fît entrer dans son cabi-
„ net ; je vous l'avoueraï , Ma-
„ demoiselle , tout mon sang
„ s'est glacé. Comte de Limeuil ,
„ m'a dit cette Princesse , dites
„ moi la vérité ; Mileidy Ca-
„ rington ne vous a-t-elle rien
„ dit , lorsque vous l'avez con-
„ duite à son carrosse ? J'ai as-
„ suré à cette Princesse que
„ vous ne m'aviez tenu que les
„ propos d'une politesse ordi-
„ naire. Eh bien , a-t-elle con-
„ tinué , apprenez que Milord
„ Carington est ici ; on le cher-
„ che , & peut-être est-il actuel-

lement arrêté : vous sçavez
son crime ; sa femme & sa
fille n'y ont point trempé, &
je ne vous cacherai point que
je les plains l'une & l'autre :
cependant je crains d'avoir
été trompée par la fille de
Milord, & qu'elle ne se soit
retirée de si bonne heure, que
dans le dessein d'aller trouver
son pere ; peut-être sa mere
elle-même se fera-t-elle expo-
sée à le voir, & n'a feint une
indisposition que pour mieux
cacher une démarche qui la
rendroit elle-même criminelle.
Allez, Comte, m'a-t-elle dit
d'un ton absolu, allez les trou-
ver, & leur dire, de ma part,
que je leur ordonne de se
rendre incessamment auprès
de moi : vous reviendrez me

rendre compte de la commif-
fion pour laquelle j'ai cru pou-
voir me fier à vous ; mais sur-
tout ne revenez point fans
m'apprendre de leurs nouvel-
les. A cet ordre j'ai volé chez
vous, Mademoifelle : je croyois
y trouver Madame votreme-
re, & j'efpérois l'engager à
venir vous prendre ici pour
vous ramener chez la Reine ;
jugez quelle a été ma furprife,
lorfque demandant à lui par-
ler de la part de cette Prin-
ceffe, on a été obligé de m'a-
vouer qu'il y avoit plus de
quatre heures qu'elle étoit for-
tie : j'ai cru devoir feindre
en demandant à vous voir
vous même ; mais un domef-
tique m'a répondu les lar-
mes aux yeux, que vous aviez

» quitté votre carrosse, & que
» vous étiez montée sans suite
» dans une chaise, qu'on igno-
» roit où cette chaise vous avoit
» conduite ; cette réponse m'a
» causé une vraie joie. Je ne m'en
» suis pas tenu-là, continua le
» Comte : « car, ma chere Ce-
» cile, je vous rends fidelement le
» discours qu'il me tint alors, &
» je l'ai toujours trop présent à la
» mémoire, pour en avoir perdu
» les moindres circonstances : il
» poursuivit donc ainsi. » Au for-
» tir de chez vous j'ai été dans
» quelques caffés voisins : on y
» parloit confusément de votre
» fuite avec Madame votre me-
» re ; ce n'étoit point assez pour
» moi : j'ai couru du côté du
» Port, sans y pouvoir rien ap-
» prendre ; enfin, j'ai été chez

” Milord Stafford, que j'ai vû
” souvent chez Madame votre
” mere : je l'ai trouvé instruit
” de l'ordre cruel donné con-
” tre Monsieur votre pere ; après
” avoir gémi avec moi de vo-
” tre infortune , il m'a avoué
” qu'il soupçonnoit une femme
” nommée Elizabeth Gaunt ,
” d'avoir donné retraite à Mi-
” lord votre pere , & qu'il n'a-
” voit point voulu paroître à
” la Cour pour n'être point obli-
” gé de déclarer sur cela ses
” conjectures : j'ai sçu tirer adroi-
” tement de lui la demeure de
” cette femme , & je m'y suis
” fait conduire ; mais quel hor-
” rible spectacle pour moi, Ma-
” demoiselle ! j'ai trouvé la mai-
” son de cette femme entourée
” de Gardes ; tous mes sens se

font glacés d'effroi , je suis
descendu de ma voiture , &
me suis mêlé avec la popu-
lace curieuse ; j'ai demandé
pour quel sujet la Garde af-
siégeoit cette maison : je crai-
gnois que Monsieur votre pe-
re n'y fût encore caché, com-
me Milord Stafford l'avoit
soupçonné ; mais je n'ai pas
été long-tems dans cette in-
quiétude : après les perquisi-
tions exactes qu'on avoit fai-
tes dans la maison de cette
femme , je l'ai vû traîner elle-
même en prison , & le bruit
s'est répandu qu'elle avoit fa-
cilité l'évasion de Milord , &
que Madame votre mere &
vous, Mademoiselle, l'aviez sui-
vi , & que vous aviez pris tous
trois la route de la Province.

de Suffolk à la faveur de la nuit ; on ajoutoit que vous deviez vous embarquer à l'embouchure de la Sture pour passer en Hollande. Comme j'avois déjà consommé beaucoup de tems dans ces différentes recherches , j'ai cru devoir retourner auprès de la Reine qui m'attendoit avec impatience ; je lui ai rendu un compte exact de tout ce que je venois d'apprendre : je l'en ai trouvée aussi instruite que moi , ce qui n'a servi qu'à faire valoir ma sincérité auprès de cette Princesse ; elle m'a paru plus touchée de votre part que de la fuite du Milord & de sa femme : elle est sur-tout offensée de penser que vous n'êtes venue vous montrer à la Cour ,

„ que pour la mieux tromper ;
„ & cet artifice, m'a-t-elle dit,
„ vous rend à ses yeux plus cou-
„ pable que votre pere lui-même.
„ Quoiqu'elle ne m'ait rien
„ dit des mesures qu'on a prises
„ pour suivre le Milord de près
„ & pour l'arrêter, s'il est possi-
„ ble, elle m'en a fait assez en-
„ tendre, en m'assurant que vous
„ ne lui échapperiez pas aussi fa-
„ cilement que vous l'aviez pen-
„ sé. Ce sont les sentimens dans
„ lesquels je viens de la quitter ;
„ mais, Mademoiselle, que vo-
„ tre effroi cesse, poursuivit le
„ Comte de Limeuil : en sortant
„ du Palais un inconnu est venu
„ m'aborder, en m'appellant par
„ mon nom. Monsieur, m'a-t'il
„ dit, je suis chargé de vous re-
„ mettre ce billet ; ne craignez

„ rien : les personnes pour qui
„ vous vous intéressez , seront
„ en sûreté en Hollande avant
„ qu'on ait pû découvrir la
„ route qu'ils ont prise ; au mo-
„ ment que je vous parle , ils
„ sont peut-être déjà loin de la
„ Tamise , tandis qu'on croit les
„ suivre dans la Province de
„ Suffolk : cet inconnu m'a quit-
„ té avec précipitation sans vou-
„ loir m'entendre , me laissant
„ entre les mains ce billet que
„ vous me pardonnerez d'avoir
„ lû avant de vous l'avoir re-
„ mis. „ Vous concevez, ma chere
Cecile , dans quelle agitation ce
récit avoit mis tous mes esprits :
en prenant le billet de la main
du Comte , je le reconnus pour
être de ma mere ; je pourrois
vous le faire voir à vous-même ,

puisque je l'ai toujours conser-
vé ; mais je l'ai lû trop souvent
pour avoir besoin d'y recourir
en ce moment : en voici exacte-
ment tous les termes.

„ Le sort nous accable, Mon-
„ sieur, l'imprudence de Milord
„ Caringthon le jette dans le
„ plus grand danger ; il n'a plus
„ à prendre que le parti d'une
„ fuite peu sûre : mon devoir &
„ sa volonté ne me permettent
„ pas de le quitter ; je laisse à Lon-
„ dres un ôtage qui m'est bien
„ cher : on n'aura pas la cruauté
„ de l'envelopper dans notre
„ disgrâce ; mais dans l'état où
„ je suis, à qui puis je recom-
„ mander ma fille plus sûrement
„ qu'à vous ? Vous l'aimez, Mon-
„ sieur, & si j'avois été moins
„ persécutée de la fortune, elle

„ n'eût point été indigne de faï-
 „ re votre bonheur : l'obstacle
 „ de la Religion qui nous sépa-
 „ re, tout infurmontable qu'il
 „ sera toujours pour son pere,
 „ n'en eût point été un pour
 „ moi ; & si mes vœux les plus
 „ ardens avoient pû être rem-
 „ plis, ma chere fille auroit eu
 „ près de vous en France un
 „ asyle aussi sûr, qu'il eût été
 „ légitime. Je pars, Monsieur,
 „ avec cette seule espérance que
 „ vous ne l'abandonnerez pas. «

Je restai immobile après avoir
 lû cette lettre de ma mere : le
 Comte de Limeuil m'observoit
 sans oser me rien dire ; & nous
 serions peut-être restés long-
 tems dans ce profond silence,
 si l'embarras, où je me trouvois
 pour lors, ne m'eût inspiré le

dessein d'être seule pour réfléchir avec plus de loisir à la conduite que je devois tenir en cette occasion. Je dis donc au Comte qu'après l'obligation que je lui avois de m'avoir tranquillisée, autant qu'il étoit en lui, sur le sort de personnes qui devoient m'être si chères, je le priois de me laisser seule, & que je comptois trop sur sa probité pour ne me pas croire en sûreté dans l'appartement où j'étois. Le Comte m'assûra que je ne devois avoir aucune de ces basses craintes capables de déshonorer ses sentimens pour moi.... » Je ne vous
» demande point, Mademoiselle,
» le, ajouta-t'il, quels sont les
» vôtres, en voyant cette lettre
» de Madame votre mere; mais
» quelque parti que vous pre-

» niez, vous me trouverez prêt à
» le suivre au péril de ma vie ».
Il me quitta sans attendre ma
réponse , & je m'enfermai jus-
qu'au lendemain. J'étois bien
éloignée de prendre quelque re-
pos : à peine je fus seule, que ne
sçachant sur quel objet fixer mes
attentions , je m'occupai à reli-
re le billet de ma mere ; mais à
quoi bon vous fatiguer , ma che-
re Cecile par le détail des diffé-
rens combats qui s'éleverent
dans mon ame ? ma situation me
paroissoit d'autant plus affreuse ,
que je sentois combien elle étoit
deshonorante. Je me trouvois
hors du sein de ma famille , à
la merci d'un étranger aimable ,
& dont la générosité étoit mê-
me un écueil pour moi ; j'étois
sans expérience : ma mere , par la

lettre qu'elle lui avoit écrite , sembloit m'exhorter à suivre les conseils de mon cœur ; ma douleur elle-même ajoutoit à la tendresse de mes sentimens une foiblesse que toute ma raison n'étoit plus en état de surmonter ; aussi ne s'occupoit-elle qu'à justifier à mes yeux le parti auquel je m'arrêtai ; vous allez en juger vous-même par les discours que je tins le lendemain au Comte de Limeuil , au moment où il put croire qu'il lui étoit permis d'entrer dans ma chambre. Dès que je le vis , » Monsieur , » lui dis-je il y a tant de gé- » nérosité dans ce que vous » avez fait pour moi , que je se- » rois injuste, si je n'y reconnois- » sois pas les effets de cette pas- » sion dont vous m'avez si sou-

» vent entretenue : jusqu'ici je
» ne vous ai point caché que
» j'y étois assez sensible pour
» souhaiter qu'elle fût sincère ;
» aujourd'hui, Monsieur, j'ai be-
» soin d'en être convaincue :
» quoique ma vertu ne soit point
» alarmée de la situation où je
» me trouve, je n'envisage pas
» avec moins de frayeur ce
» qu'elle court risque de perdre
» dans l'opinion du Public ;
» si cette opinion à laquelle
» vous m'avez exposée, si l'af-
» freux changement qui doit
» arriver à ma fortune, a pû
» changer quelque chose aux
» sentimens que vous m'avez
» fait paroître, je suis trop juste
» pour m'en plaindre..... Ah !
» Mademoiselle, qu'osez-vous
» penser, s'écria le Comte.....
» Daignez

5, Daignez ne me point inter-
,, rompre, lui dis-je, en l'inter-
,, rompant moi-même ; encore
,, un coup, continuai-je, ce sen-
,, timent pourroit vous être di-
,, cté par tel motif qui le ren-
,, droit excusable à mes yeux :
,, je sçais ce qu'un homme tel
,, que vous se doit à lui-même,
,, je sçais ce qu'il doit à sa fa-
,, mille, & je sçais que la fille
,, d'un proscriit peut vous pa-
,, roître peu faite pour remplir
,, des vûes si légitimes ; mais en-
,, fin, si j'ai cessé d'être digne
,, de vous, je dois l'être encore
,, de votre pitié & de vos bons
,, offices : dans cet état, Mon-
,, sieur, il ne vous reste que deux
,, partis à prendre ; je ne vous
,, cacherai point que le premier
,, peut exposer votre vie & la

„ mienne : c'est cependant le seul
„ que je doive vous proposer.
„ Oïez, Monsieur, me faire mar-
„ cher dès aujourd'hui sur les
„ pas de mon pere, & que la
„ nuit ne me retrouve pas dans
„ un asyle que la crainte m'a
„ fait accepter sans réflexion, &
„ dans lequel je ne puis rester
„ sans me couvrir de honte. Il
„ est un autre moyen, moins
„ dangereux & plus honorable,
„ de justifier la démarche que
„ vous m'avez fait faire ; ma
„ mere l'approuve, nos loix me
„ le permettent, & ma Religion
„ même ne peut y mettre ob-
„ stacle : instruite depuis long-
„ tems des dogmes de l'Eglise
„ Romaine, le seul respect hu-
„ main m'a retenue dans des er-
„ reurs que je suis prête d'ab-

„ jurer ; mais ce n'est point à
„ moi C'en est assez , Ma-
„ demoiselle , interrompit le
„ Comte à son tour . . . Vous ve-
„ nez de combler le plus doux
„ de mes vœux : la différence
„ de nos Religions ne m'eût
„ point arrêté ; mais ce que vous
„ daignez m'apprendre leve l'u-
„ nique obstacle , qu'un Ministre
„ zélé pour son Eglise , osoit met-
„ tre à mon bonheur. Je passe
sous silence , ma chere Cecile ,
tout ce que l'amour du Comte
lui inspira de me dire , les ten-
dres reproches qu'il me fit sur
ce que j'avois pû soupçonner son
cœur d'une lâche inconstance
à l'occasion de mon infortune ;
pour se justifier plus pleinement
encore , il m'apprit qu'après m'a-
voir quittée la veille , il étoit si

bien résolu de me demander ma main & de m'offrir la sienne, qu'il avoit mis dans son secret & dans nos intérêts l'Aumônier du Maréchal de Lorges; il me confia que cet Ecclésiastique, tout dévoué qu'il étoit à son service, n'avoit voulu consentir à nous unir, que sous la condition expresse que j'abjurerois entre ses mains les erreurs de Calvin, & il m'avoua enfin que ce qui l'avoit rendu si timide & si interdit pendant le discours que je lui avois tenu, n'étoit autre chose que la crainte qu'il avoit eue de m'en faire la proposition; mais que je lui avois rendu la vie, lorsque je m'étois expliquée moi-même sur la liberté avec laquelle j'étois disposée à lui faire ce sacrifice, Que vous dirai-je

de plus, ma chere Cecile? l'amour me parloit pour le Comte; le consentement de ma mere autorisoit mes démarches; & ce fut la nuit suivante, qu'après avoir juré entre les mains de l'Aumônier du Maréchal de vivre & de mourir dans la Religion Catholique & Romaine, le Comte de Limeuil & moi reçûmes la bénédiction nuptiale par le ministère de cet Ecclésiastique. Il en dressa un acte qui fut signé de lui, de nous, & de quatre témoins que le Comte avoit choisis lui-même, & auxquels il avoit une entière confiance: voilà, ma chere Cecile, jusqu'où notre aveugle passion nous conduisit l'un & l'autre.

Ma chere Agathe ne put en cet endroit retenir un torrent de

larmes ; mais j'étois trop curieuse de ſçavoir le reſte de ſes aventures , pour ne la pas ſolliciter vivement de pourſuivre : après un moment de repos , elle continua ainſi.

Je devins donc femme du Comte de Limeuil , & ſi mon eſprit avoit été tranquille ſur le fort de mes parents , je pourrois vous avouer que mon bonheur eût été au-delà de mes eſperances. Mais , hélas ! il ne fut pas même de longue durée ; le premier événement qui vint l'interrompre pour me livrer à des regrets plus ſenſibles , ce fut le ſupplice cruel de la malheureuſe Elizabeth Gaunt ; j'appriſ quelques jours après mon Mariage , qu'elle avoit été condamnée à être brûlée pour avoir favoriſé

l'évasion de mon pere , & qu'on avoit encore sacrifié cette victime à la haine de la Cour pour la mémoire du Comte d'Argile. Cet excès de sévérité contre tout ce qui pouvoit y avoir rapport , me rendit encore plus attentive à me cacher : notre secret fut si bien gardé , que le Maréchal de Lorges n'a peut-être jamais sçû que j'avois été retirée & mariée dans son Hôtel ; il est vrai que cette retraite ne fut pas longue : on parla bien-tôt du départ du Maréchal , & le Comte de Limeuil jugea à propos de le prévenir ; il avoit reçu des lettres de France dont il ne me communiqua d'autres circonstances , sinon qu'elles devoient y presser son retour : cette résolution me parut lui causer quelque trou-

ble ; mais comme je n'en soupçonnois point d'autre raison que la crainte qu'il devoit avoir que je ne fusse reconnue en sortant ; je lui proposai de me travestir en homme : il approuva cette précaution , & nous nous rendîmes à Douvres dix jours avant celui qui étoit fixé pour le départ du Maréchal de Lorges. Le Comte de Limeuil n'avoit amené avec lui aucun domestique François en Angleterre , & il avoit congédié ceux qui l'avoient servi à Londres ; cet arrangement fait , nous nous embarquâmes pour Calais , & nous y arrivâmes après un trajet de neuf à dix heures. Parmi les passagers qui s'embarquerent avec nous , il se trouva un nommé Fournier, jeune peintre François

qui avoit été l'un des quatre témoins de notre mariage : c'étoit le seul qui pût me reconnoître, & par malheur pour moi il me reconnut en effet ; mais le Comte croyoit se l'être tellement attaché pendant son séjour de Londres, qu'il étoit persuadé qu'il pouvoit compter sur sa discrétion : pour le mettre encore plus dans ses intérêts, il l'engagea à loger avec nous à Calais, où le Comte avoit résolu de faire quelque séjour. Ce jeune homme accepta nos offres, & par reconnoissance il voulut nous peindre l'un & l'autre ; il travailla avec tant de zèle & de soin à ces deux portraits, qu'il les rendit parfaits en fort peu de tems. Pour moi, ma chere Cecile, mon premier soin, dès

que je fus arrivée en France ,
fut de donner de mes nouvelles
à ma famille. Nous avions appris,
avant notre départ de Londres ,
que mon pere & ma mere
étoient arrivés à bon port en
Hollande , & que Guillaume de
Nassau Prince d'Orange les y
avoit reçûs avec joie : le Comte
n'avoit point jugé à propos que
je leur écrivisse de Londres ,
dans la crainte que mes lettres
ne fussent interceptées & ne
nous fissent découvrir ; mais auf-
si-tôt que nous fûmes arrivés à
Calais , il me permit & me pres-
sa même de le faire : je n'osai
prendre sur moi d'écrire à mon
pere ; mon frere que j'avois peu
vû , & dont les sentimens pour
moi ne m'étoient point assez
connus , étoit trop jeune , pour

me paroître un agent assez sûr dans une circonstance si délicate. Ce fut donc à ma mere elle-même que je résolus de m'adresser , je connoissois sa tendresse : & je ne croyois pas m'être trompée sur son attachement à la Religion Catholique. Après lui avoir marqué , aussi vivement qu'il me fut possible , les inquiétudes que m'avoient causées & ses dangers & la triste nécessité où elle avoit été de fuir sa patrie , je lui faisois le récit simple & naïf de tout ce qui s'étoit passé par rapport à moi depuis notre cruelle séparation : je l'instruisois en détail des soins que le Comte de Limeuil s'étoit donnés , de l'azile qu'il m'avoit généreusement offert , de la confiance de ses sentimens , de son

zèle à me servir que notre disgrâce n'avoit pû ralentir ; je lui apprenois ensuite que la lettre qu'elle avoit écrite au Comte , au moment de son départ , lui avoit été fidelement rendue ; qu'il me l'avoit communiquée , & que dans l'étrange embarras où je me serois trouvée par rapport à ma sûreté , & même par rapport à mon honneur , cette lettre avoit été la regle de ma conduite : je ne lui cachai point que mon cœur n'avoit eu nulle peine à se soumettre aux ordres qu'elle sembloit me prescrire , & que j'avois solennellement épousé Monsieur le Comte de Limeuil ; je lui disois qu'ayant elle-même armé les droits du Comte , non seulement je me flatois qu'elle ne désapprouveroit

pas notre mariage , mais encore qu'elle le feroit agréer à mon pere : j'ajoutois que comme elle l'avoit bien prévû dans sa lettre, la différence de nos Religions eût été un obstacle infurmontable à notre union ; mais que mon ame étant depuis long-tems prévenue en faveur de l'Eglise Catholique , j'avois crû suivre encore ses avis en abjurant des erreurs que j'étois pertuadée qu'elle condamnoit en secret : enfin je laissois à sa discrétion d'avouer , ou de cacher à mon pere un changement auquel ma propre conscience m'eût portée, quand même il n'eût pas été nécessaire dans les circonstances où je m'étois trouvée : je finis cette lettre par tout ce que l'amour & le respect que j'avois

pour ma mere purent m'inspirer de plus tendre le Comte mon mari écrivit aussi avec moi dans cette lettre ; mais il crut en devoir une particuliere à mon pere pour lui demander en grace de ratifier son bonheur , en daignant lui apprendre qu'il l'approuvoit : cette lettre fut mise aussi sous l'enveloppe de ma mere , en la priant d'en faire usage autant qu'elle le jugeroit à propos. Ces lettres partirent , & je fis aisément résoudre le Comte d'en attendre les réponses avant de nous rendre à Paris ; il reçut cette proposition avec tant de joie , que j'eus lieu de penser que je n'avois fait que prévenir ses propres désirs. Depuis notre arrivée à Calais , nous passions les jours uniquement occupés du

plaisir de nous aimer & de nous le dire sans cesse. Le Maréchal de Loges y passa dix jours après: le Comte de Lim uil, dans la crainte qu'il eut que je n'en fusse reconnue, crut devoir se dispenser de le voir. Mais il sçut se ménager un entretien secret avec l'Aumônier qui avoit célébré notre mariage, mon mari me parut plus triste au sortir de cet entretien: je m'apperçus bien-tôt après le départ du Maréchal de Loges qui ne resta que quelques heures à Calais, que le Comte devenoit inquiet & rêveur, quoiqu'il affectât de l'être moins en ma présence; je fus allarmée de son état: car je n'osois le soupçonner d'inconstance; sa tendresse au contraire sembloit s'être accrue, & c'étoit dans les

plus sombres accès de sa mélancolie que j'en recevois des assurances plus touchantes & des marques plus sensibles. Mon peu d'expérience me fit respecter quelque tems une tristesse dont je pouvois me flater de n'être pas la cause ; mais enfin je craignis d'en être l'objet , & j'osai me plaindre qu'il me fit un secret de ses peines : le Comte ne me répondit d'abord que par ses larmes ; mon inquiétude en redoubla & ma curiosité en devint plus pressantes. M. de Limeuil sentit qu'une plus longue résistance m'offenseroit sans doute , il rompit le silence. » Ma chere Mileidy , me dit-il , car c'est ainsi qu'il m'appelloit je suis le plus malheureux , & je vais vous paroître le plus criminel ,

» de tous les hommes Ah !
» mon chere Limeuil, m'écriai-
» je écoutez-moi, conti-
» nua-t'il. Je vous adore, ma
» chere femme, car vous l'êtes
» & vous le serez toujours ; rap-
» pellez-vous ce moment funes-
» te, où je crus devoir trembler
» pour vos jours, ou pour votre
» fuite : votre situation étoit vio-
» lente, mon amour l'étoit en-
» core plus ; le moyen d'écouter
» en ce moment les conseils de
» la prudence ! Vous acceptâtes
» un azile chez moi ; de cet ins-
» tant je sentis que j'avois ex-
» posé votre honneur, & que je
» ne pouvois le réparer qu'en
» vous donnant la main : une
» lettre de Madame votre mere
» vint autoriser les projets de
» ma passion ; vous y consen-

» tites , ma chere Mileidy : que
» dis-je? vous me fîtes trop sentir
» que vous les aviez prévenus ;
» vous instruire de mon sort en
» ce moment, c'étoit m'exposer
» à perdre pour jamais l'unique
» bien qui fût désormais pour
» moi dans le monde , un bon-
» heur à la jouissance duquel
» mon amour ne me permettoit
» pas de prévoir le moindre obs-
» tacle : l'ivresse de mon cœur a
» trompé ma raison , & vous a
» trompée vous-même ; ma main
» m'en puniroit , en me faisant
» tomber expirant à vos pieds ,
» si ma vie ne vous étoit plus
» nécessaire ».

Jugez de mon état à ce discours , ma chere Cecile ; je me jettai sur Limeuil, comme s'il eût voulu en effet attenter à ses jours.

» Ah ! cruel , lui dis-je , les yeux
» baignés de larmes qu'al-
» lez-vous donc m'apprendre.....
» Hélas ! ma chere Mileidy ,
» poursuivit-il , je vais mériter
» votre haine , & je serai trop
» puni. Sçachez donc qu'une af-
» faire d'honneur m'a obligé de
» m'exiler de ma patrie , & que
» je ne m'étois déterminé à y
» rentrer avec vous , que sur des
» lettres par lesquelles on m'avoit
» appris qu'un grand Ministre
» intéressé à me faire punir avoit
» lui même promis de me faire
» obtenir ma grace : j'ai trop crû
» une nouvelle dont je devois
» être si flaté , & le péril que
» vous couriez à Londres , m'en
» a fait sortir avec trop d'im-
» patience ; c'est de quoi l'en-
» tretien que j'ai eu avec l'Au-

» mônier du Maréchal de Lor-
» ges a trop sçu m'instruire : ce
» Maréchal a reçu des lettres de
» mon pere , qui lui marquent
» que le Roi refuse absolument
» de me pardonner ; on croit que
» je suis passé en Hollande avec
» vous , & nous n'avons point
» d'autre ressource , que l'espé-
» rance de vous y rendre auprès
» de vos parens , aussi-tôt que
» nous aurons reçu de leurs nou-
» velles , puisque le retour en
» Angleterre ne peut plus m'ê-
» tre permis , sans vous exposer
» vous-même au plus grand de
» tous les dangers. Ce n'est pas
» tout , continua-t-il , en me
» voyant frémir ; apprenez tous
» mes crimes ; mon amour &
» la crainte de vous perdre ont
» pû me les dissimuler un tems ;

„ mais il n'ont pû les justifier à
„ mes propres yeux : apprenez
„ donc encore que je dépens
„ d'un pere sans le consente-
„ ment duquel , selon nos loix ,
„ je ne devois point prendre
„ avec vous l'engagement sacré
„ qui nous lie : voilà , ma chere
„ Mileidy , la cause secrete de
„ ma peine ; voilà pourquoi j'ai
„ été le premier à vous conseiller
„ d'attendre ici les nouvelles de
„ Milord Carington ; s'il approu-
„ ve notre union , comme j'ose
„ m'en flater , nous irons atten-
„ dre près de lui un tems plus
„ heureux , où libre de paroî-
„ tre à la Cour & à Paris , je
„ puisse obtenir de l'aveu de
„ mon pere la confirmation de
„ mon bonheur. „ Je ne répon-
„ dis à Limeuil que par mes pleurs

& par mon silence : il s'empres-
sa par ses caresses de distraire
mon esprit de l'affreuse image
sous laquelle il venoit de me fai-
re envisager ma situation présen-
te ; je l'aimois trop pour me
plaindre ; mais je n'en sento-
is pas moins toute l'horreur de l'a-
venir qui s'offroit à ma pensée :
je me croyois prête à perdre éga-
lement ce que j'avois alors de
plus cher au monde , ou par la
persécution de ses ennemis , ou
par la dureté d'un pere armé de
l'autorité des loix : hélas , ma
chere Cecile , je retenois mes
larmes & je cachois ma douleur :
que dis-je ? je m'employois mê-
me à consoler Limeuil , dont le
désespoir me paroissoit encore
plus vif que le mien. Pour y par-
venir, je m'efforçois de diminuer

les inquiétudes qu'il pouvoit avoir sur mon sort : je lui représentois que si la retraite que nous médions de faire en Hollande , nous étions interdite par la dureté de mon pere , je consentirois volontiers à tenir notre hymen secret autant de tems qu'il le jugeroit à propos ; & que je me sentoais assez de courage pour vivre cachée dans l'obscurité de quelque azile que ce fût , pourvû qu'il me fût permis quelque fois de l'y voir : enfin je lui remontois qu'avec environ quinze cens guinées qu'il avoit gagnées en Angleterre , & dont il m'avoit fait la dépositaire , jointes à quelques pierreries dont ma mere m'avoit ornée le jour qu'elle m'avoit envoyée à la Cour , nous pouvions en vivant

avec œconomie nous soutenir assez longtems , pour attendre peut-être la fin de notre infortune. Je ne sçais si je me flattai ; mais je crus avoir calmé la douleur , ou plutôt les remords du Comte : car je croirai toujours lui rendre justice , en me persuadant que la plus grande de ses peines étoit le secret reproche qu'il se faisoit de m'avoir trompée ; du moins est-il certain que de ce moment il me parut moins inquiet & moins triste. Il passoit les jours presque entiers auprès de moi, & le tems qu'il déroboit à notre commune tendresse , il l'employoit à conduire l'ouvrier qu'il avoit chargé de monter nos portraits ; ce fut lui qui donna le dessein de ces montures qui devoient être égales , & il guida même

même la main de l'ouvrier dans l'exécution. Tandis que ce petit ouvrage contribuoit à son amusement, je restois seule, & alors je me livrois à mes réflexions : je commençois à me soupçonner dans un état qui ne contribuoit pas peu à les rendre tristes ; d'ailleurs j'avois vû passer le tems où je devois naturellement attendre des nouvelles de ma mere : j'étois inquiète de n'en point recevoir ; une autre inquiétude me dévoroit en secret : le Comte m'avoit fait mystere de la nature de son affaire, & j'étois si soumise à ses volontés, que je n'avois osé lui marquer le moindre mouvement de curiosité sur ce sujet ; au contraire, dès qu'il revenoit près de moi, je renfermois dans mon

ame tous ses sujets de peine , & mon cœur lui paroïssoit si libre dans les tendres caresses qu'il lui prodiguoit , qu'il ne s'apperçut jamais du trouble dont j'étois agitée pendant qu'il étoit éloigné de moi. Voilà, ma chere Cecile , quelle fut ma situation pendant près d'un mois ; vous la trouvez sans doute mêlée de bien des amertumes : hélas ! en comparant ces tems avec ceux qui vont les suivre , vous les regarderez comme les jours les plus heureux de ma vie.

L'ouvrier nous avoit remis nos portraits , & nous n'attendions que des lettres de Hollande pour décider du parti que nous devions prendre. Le Comte aussi impatient que moi alloit tous les jours lui-même à la poste , pour se trouver à l'arrivée des

couriers , d'autant plus qu'il n'avoit point voulu prendre de domestiques à Calais , dans la crainte de s'y faire connoître pour ce qu'il étoit. Il n'y avoit dans notre confiance que le jeune peintre , & nous étions servis par les gens de l'auberge où nous étions logés. Un jour que le Comte étoit sorti à son ordinaire dans le même dessein , & que je m'étois occupée d'une lecture assez intéressante pendant qu'il étoit absent , je fus étonnée de m'appercevoir que depuis longtemps l'heure à laquelle il avoit coutume de revenir étoit passée : j'eus d'abord , comme vous pouvez le juger , un mouvement d'inquiétude ; je voulus la calmer , en me disant à moi-même que le courier avoit apparem-

ment retardé. Mais cette inquiétude devint de moment en moment plus affreuse : je fis appeler le peintre que je voulois charger d'aller à la poste ; j'appris qu'il étoit parti, & qu'il avoit passé une partie du jour dans une hôtellerie voisine avec quelques cavaliers qui y étoient arrivés depuis deux jours, & qui étoient repartis ce soir même : tout sembloit m'annoncer le coup funeste dont j'allois être accablée. Je voulois sortir pour m'informer moi-même de ce qui avoit pû arriver au Comte ; mais l'hôte chez qui j'étois logée, me trouva si saisie, qu'il ne voulut pas me le permettre : touché de l'abondance de mes larmes & de mon état, il me promit qu'il me rendroit compte incessamment

de tout ce qui pouvoit s'être passé. Je ne vous décris point l'état où je fus pendant qu'il parcourut la ville, & vous pouvez juger par les pleurs que je répands encore, ce que je sentoïs alors & ce que j'éprouvai, lorsque mon hôte de retour m'apprit enfin que les mêmes cavaliers avec lesquels notre peintre avoit parulier connoissance depuis deux jours, avoient arrêté Monsieur le Comte de Limeuil dans le moment qu'il y pensoit le moins, qu'ils l'avoient enveloppé & saisi au sortir de la poste, que le peintre lui-même avoit été pris & désarmé en voulant défendre le Comte, qu'on l'avoit obligé de le suivre, & que cette affaire avoit été conduite si secrètement & exécutée avec tant de diligence, que peu

de personnes en avoient été témoins : enfin mon hôte m'apprit qu'on avoit vû dès le matin une chaise de poste hors la porte de la ville ; que le Comte avoit été mis dans cette chaise , & qu'on l'avoit , disoit-on , arrêté par ordre du Roi. Je ne sçais , ma chere Cecile , si ma douleur peut être imaginée : je vois par votre attendrissement , que vous en concevez au moins une partie ; venez mêler vos larmes avec les miennes , ou plutôt réservons-les pour de nouveaux malheurs : mais pourquoi différer à vous en instruire , continua la Sœur Agathe en retenant ses pleurs. La liaison du peintre avec ceux qui avoient arrêté Monsieur de Limeuil , malgré ce qu'on m'apprenoit de son zèle

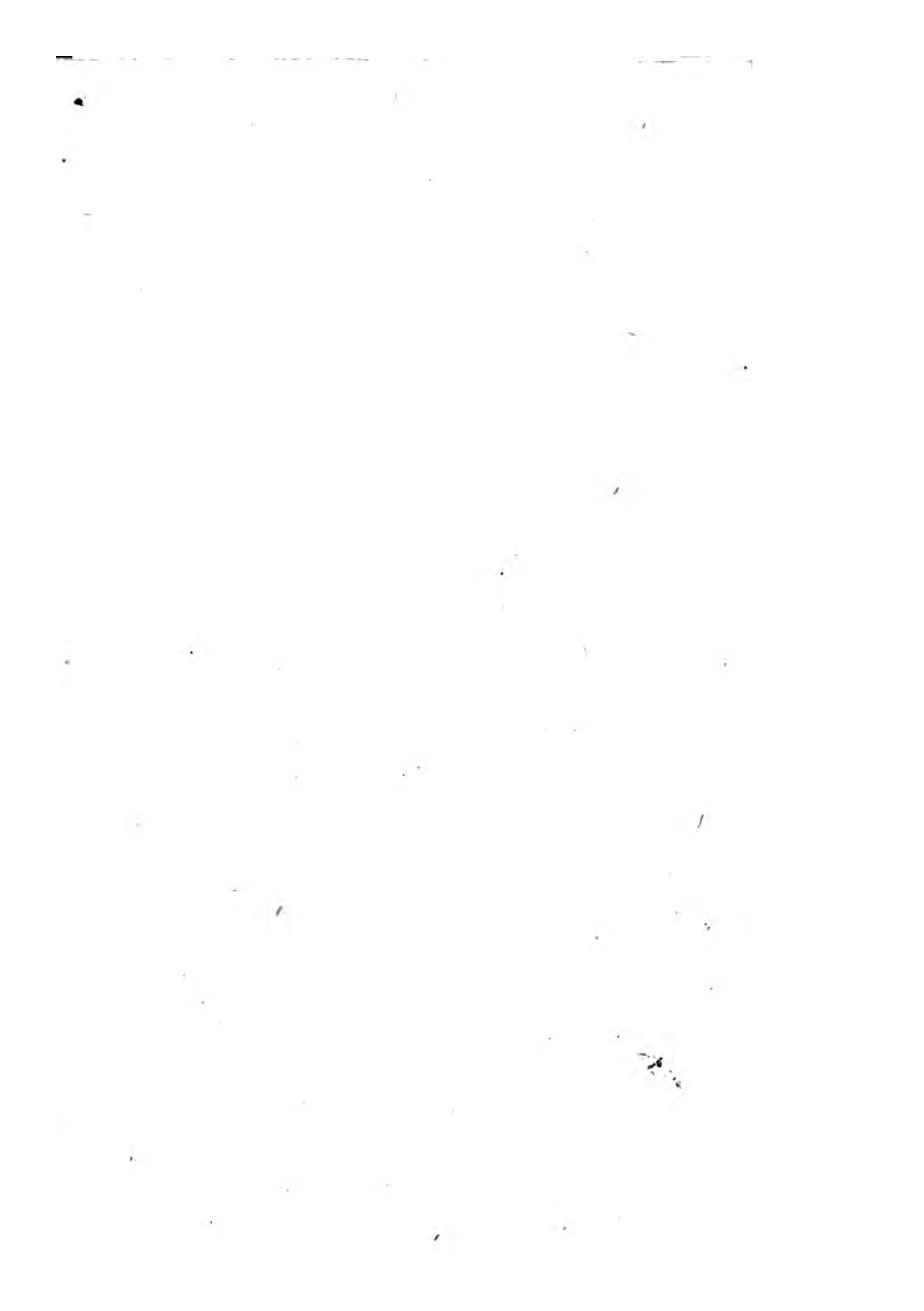
à le défendre , me persuada que c'étoit lui-même qui l'avoit trahi. Il avoit recherché l'amitié du Comte en Angleterre ; il avoit trouvé le moyen de gagner sa confiance : le hazard sembloit l'avoir conduit à Douvres , au moment que nous nous y étions embarqués ; il avoit applaudi au dessein que nous avions pris de demeurer quelque tems à Calais , pour nous y amuser , même il s'étoit offert à nous y peindre : toute sa conduite me parut un tissu de trahisons. - Quelle nuit affreuse je passai ! hélas ! mon réveil ne devoit pas être moins funeste ; vous allez en juger , ma chere Cecile , par la lettre que je reçus le lendemain , non de ma mere , hélas ! mais de la main d'un secrétaire qui m'écrivoit de

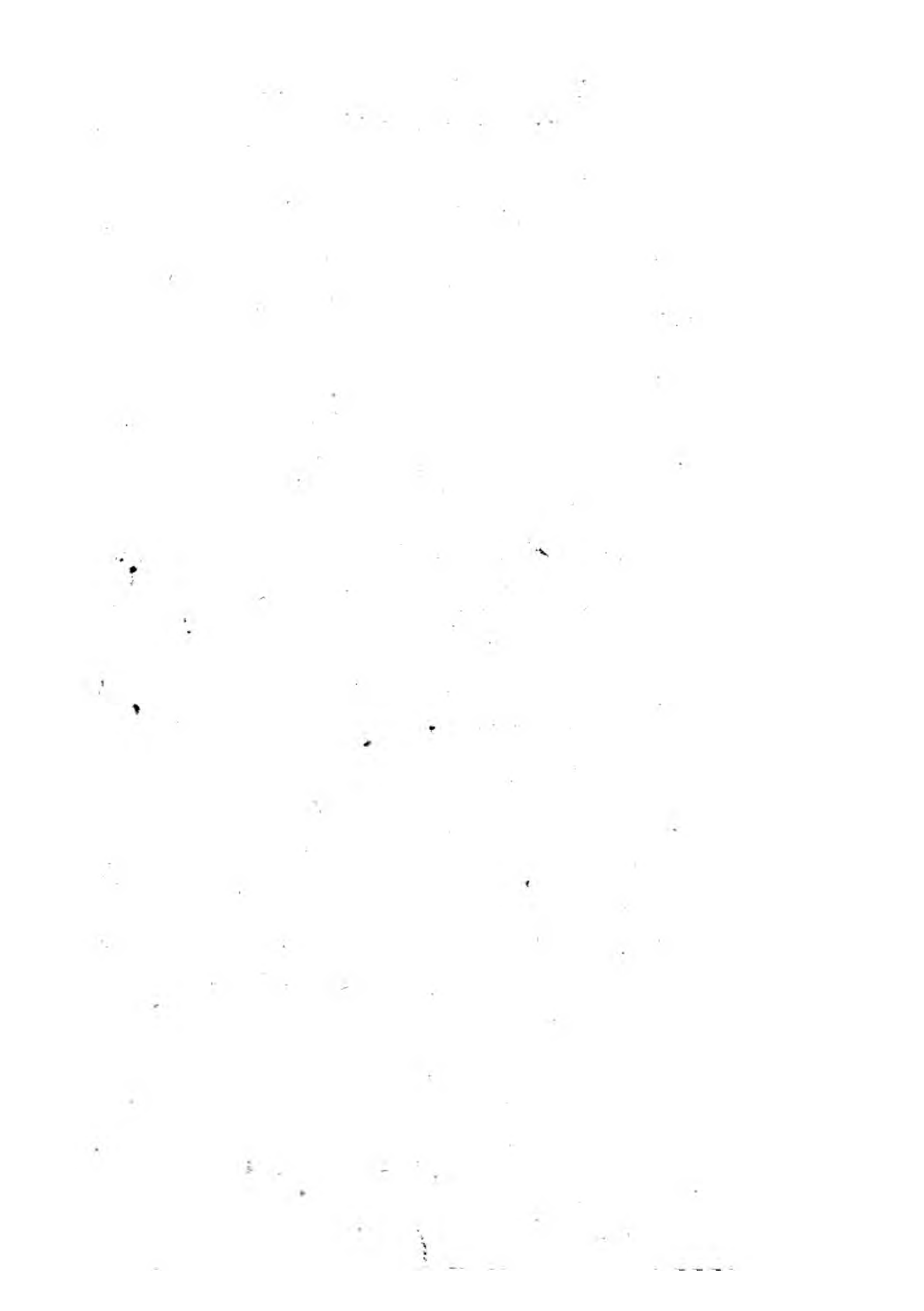
la part de mon pere. Je n'aurois pas la force de vous en dire le contenu, ni d'en faire moi-même la lecture; mais je vais vous la donner à lire: vous y verrez à quel comble de maux je fus alors livrée. La sœur Agathe se leva dans ce moment pour tirer cette lettre du lieu où elle étoit ferrée; mais à peine avoit-elle entrepris de la chercher, que nous fûmes frappées par d'horribles cris qui se faisoient dans les dortoirs; & nous étions encore l'une & l'autre immobiles de surprise, lorsque nous entendîmes sonner une cloche qui nous annonçoit quelqu'un de la maison à l'agonie: notre conversation & la recherche de la sœur Agathe en furent interrompues; nous courûmes toutes deux au devant de quel-

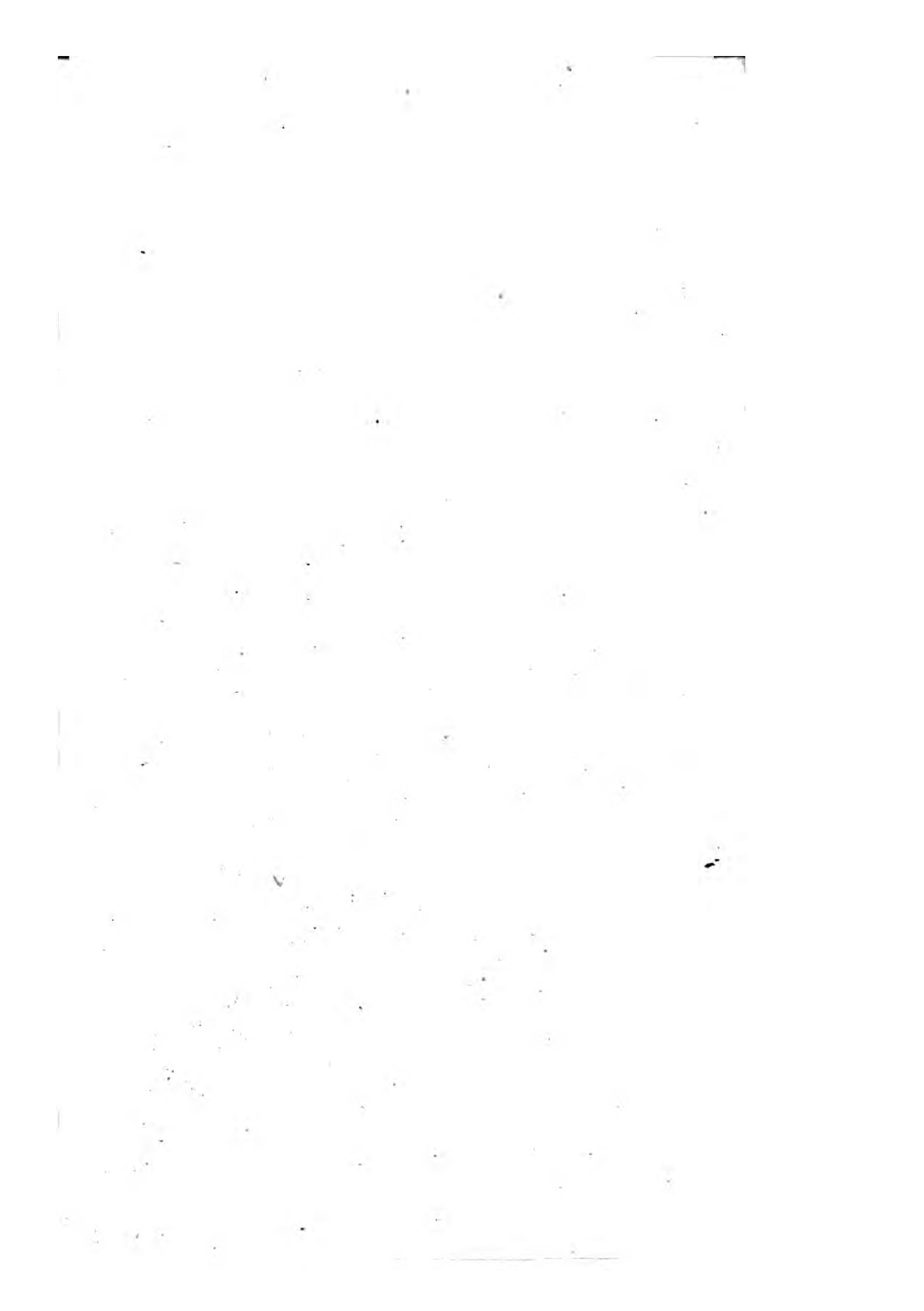
ques Religieuses effrayées, qui qui nous apprirent le cœur serré de douleur, que notre digne Supérieure venoit de tomber dans un accident qui la menaçoit d'une mort presque certaine. La sœur Agathe vola à son appartement ; & tandis que nous nous mêmes toutes en priere , elle la fit secourir si à propos , que cet accident ne fut pas aussi funeste qu'on l'avoit craint : elle reprit connoissance au bout de trois heures ; mais elle fut plusieurs jours malade avant qu'on pût assurer qu'elle fût hors de danger. De ce moment la sœur Agathe ne la quitta point ; & je fus obligée de me résoudre à attendre un instant favorable pour apprendre le reste de son histoire, à laquelle je prenois le plus tendre

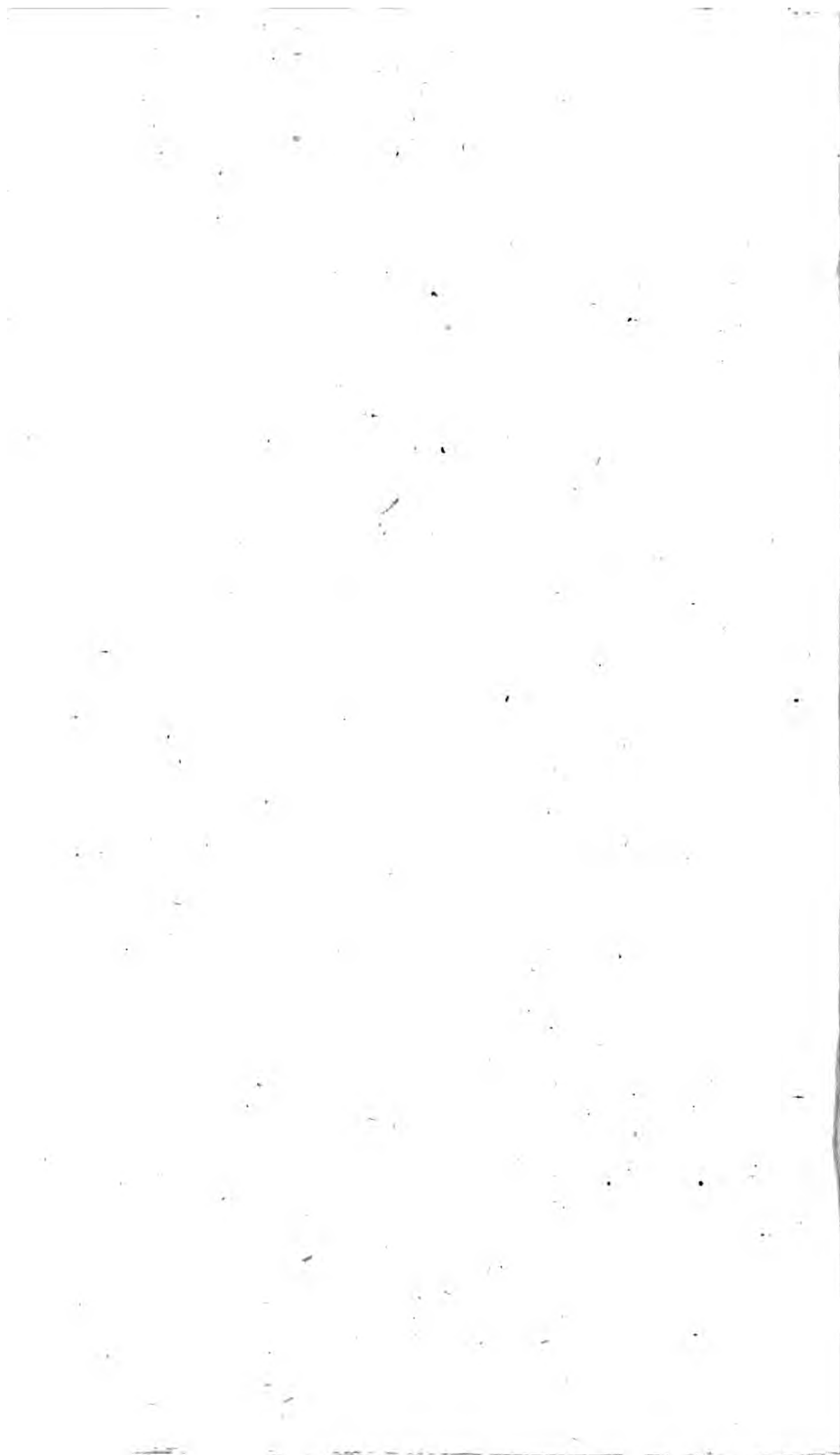
226 MEMOIRES DE CECILE.
intérêt. Mais je trouvai, de nouveaux obstacles à mon impatience & à ma curiosité, dans les circonstances particulières des choses qui se passèrent peu de tems après cet accident par rapport à moi-même, & dont on trouvera le détail dans la suite de ces Mémoires.

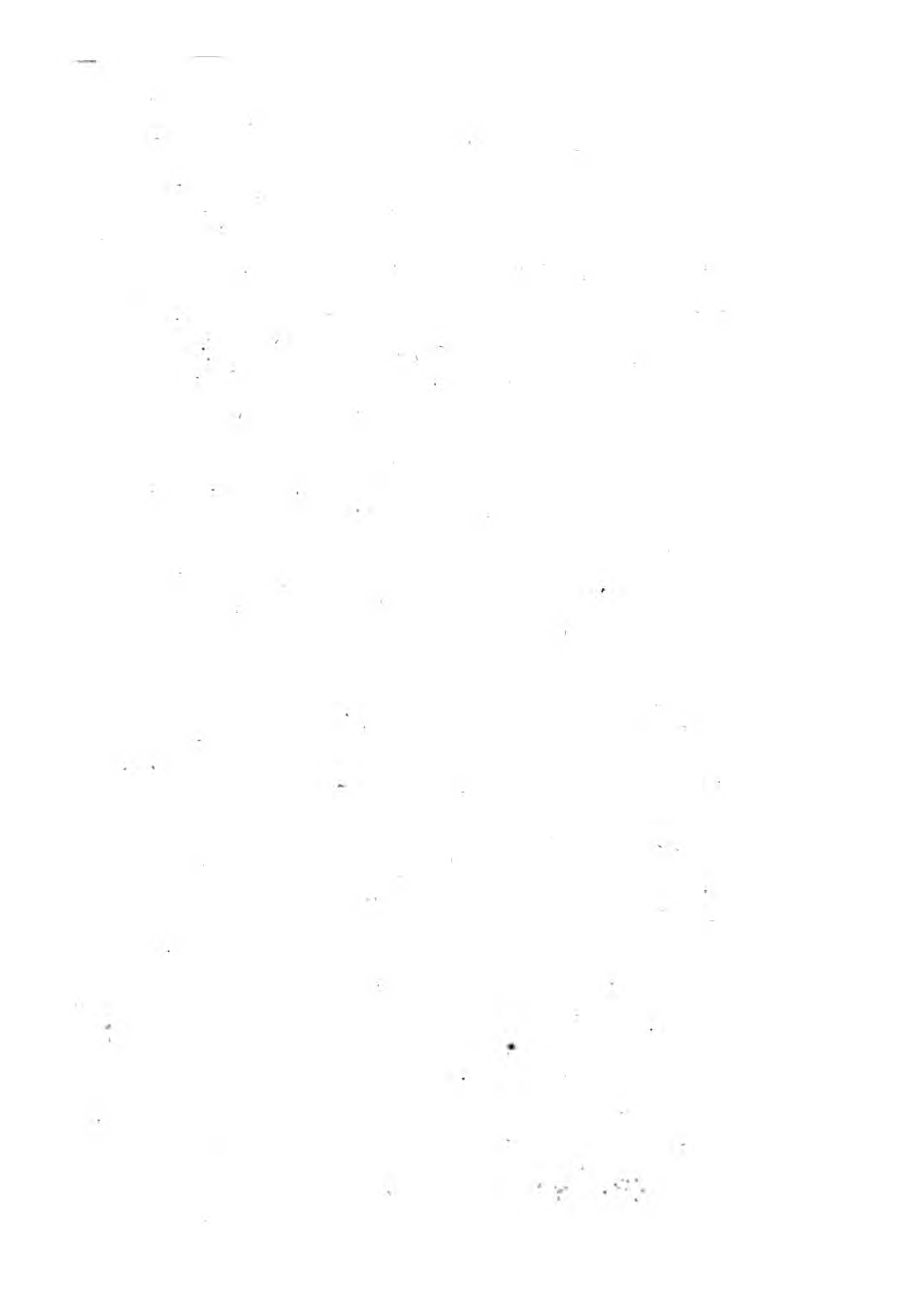
Fin de la troisième Partie.











2045

